— Michel Cornillon —

CAPITALISME

la chute

et ensuite

— essai —

— Chronique virgule —

Michel Cornillon

Capitalisme
la chute
et ensuite

— Chronique virgule —

Sommaire

1

En ouverture

2

Refaire le monde

3

De l'insouciance aux tracas

4

Voyons le capitalisme — ein, zwei, drei ! — se diriger vers sa dernière demeure

5

Fichu, le système ! Le vent de l'Histoire nous le chante à l'oreille

6

À nous d'inverser le mouvement menant nos sociétés au désastre

7

La république conduit au socialisme, devinait Jaurès. Alors pourquoi, cent ans après, le socialisme demeure-il aux abonnés absents ?

8

À deux doigts d'explorer l'univers, abandonnons les

idées mortes

9

Au-delà des miasmes financiers, un parfum de plaisir

10

Jusqu'ici, le marxisme a guidé nos pas. Changeons à présent de point de vue

11

En cette heure où l'Empire agonise, rassemblons nos idées

12

Finance et terrorisme

13

Le chemin

14

Annexe

On n'a pas créé l'ampoule électrique en améliorant la bougie. On n'a pas instauré la république en ravaudant la monarchie. Ce n'est pas en rafistolant le capitalisme que nous parviendrons à la société de demain.

Anonyme du XXe siècle

Il faudrait quand même qu'on sorte de l'enfance, qu'on rompe le cordon et qu'on devienne adulte. Le garde-à-vous devant papa, y en a marre !

Une citoyenne d'Istanbul

La conscience contemporaine n'est qu'un enfant commençant à dire « je »

Carl Gustav Jung

En ouverture

Non sans mal, nous avons rejeté le président des riches, et le PS est de retour au pouvoir.

Qu'aura gagné la France à ce jeu de dupes ? Après l'avoir vu à l'œuvre, nous nous sommes vite aperçus que l'élu de fraîche date ne valait guère mieux que l'ancien. Seule différence : avant de se faire élire, Nicolas Sarkozy avait détaillé son programme : profits en augmentation pour ceux qui ont un As, Restos du cœur pour les autres. François Hollande quant à lui, pour s'attirer des voix, n'a pas craint de mener l'électeur en bateau. Au point qu'il ne fallut guère de temps pour deviner que les réformes promises ne verraient jamais le jour, que le salaire minimum continuerait de stagner, les hauts-fourneaux de s'éteindre tandis que le chômage irait en augmentant. Notre « principal ennemi » quant à lui, la finance, resterait aux commandes aussi longtemps que le peuple français, héritier des révolutions de 1789 et 1848, puis de la Commune, puis de la Résistance au nazisme, préférerait s'incliner devant elle, en prévenir les désirs plutôt que les combattre.

En ce début du troisième millénaire, alors que s'allient

impuissance et lâcheté, nous voici de retour, encore que nous ne nous en rendions à peine compte, au pied de l'éternelle forteresse du pouvoir, avec les mêmes drôles à entasser sur les charrettes qui menèrent jadis à la guillotine leurs aïeux parfumés. Notre vieille droite européenne bornée, réactionnaire jusqu'à l'indécence, disons même obsolète car n'ayant plus le moindre artifice à proposer au peuple (en a-t-elle jamais eu ?), non plus qu'aucun leurre à lui promener sous le nez, qui plus est incapable de répondre aux questions que posent les technologies apparues depuis peu, n'a d'autre choix qu'embrouiller ce qui paraissait clair, enterrer sous le mensonge et la poudre aux yeux le besoin de justice, d'équité, de solidarité et de fraternité sans lequel nous ne serions que des brutes.

Pas d'autre voie que le libéralisme, s'acharne-t-elle à graver dans les têtes. Et ses experts d'enfoncer le clou, sa pub de renchérir et ses medias d'emboîter le pas : libre concurrence, mondialisation des marchés, pas d'autre alternative. Ne nous reste qu'à travailler, à remplir nos Caddies®, sortir nos cartes de crédit.

Mais les peuples les moins évolués savent à présent lire, écrire et compter. De surcroît, ils possèdent l'étincelle de bon sens manquant aux esprits détraqués par la drogue des profits, entendez les "élites" qui nous imposent la course à l'infortune, en vérité un ramassis d'aveugles menant en toute impunité nos sociétés à la faillite.

Ce naufrage annoncé, refusons-le. Avant qu'il ne soit trop tard, avant que la droite néolibérale et

marchande ne nous permette plus d'exister que par nos appétits, ne nous transforme en forcenés de la consommation avant de nous jeter, exténués, dans les poubelles de son opulence, arrachons lui son masque, ouvrons sa boîte crânienne, voyons que faire des sottises attachées à chacune de ses décisions. Car cette droite d'une époque révolue, cette droite poussiéreuse, instigatrice paraît-il de nos récents progrès techniques mais rebelle à tout développement autre que matériel, nous allons nous unir pour la conduire à sa dernière demeure, la fosse des anciens régimes.

28/12 - Bonheur

Bonheur d'avoir remporté deux victoires.

La première : un e-mail dans lequel je propose à D. de porter le fer jusqu'à l'interdiction des licenciements boursiers, ce qui n'est guère original mais qu'il est bon de répéter ; ensuite jusqu'au plafonnement des dividendes versés aux actionnaires ; suit l'exigence d'une représentation des salariés à la direction de leurs entreprises, et j'en arrive à ce dont je n'ai encore entretenu personne : en cas d'arrêt de travail, report au mois suivant du remboursement des crédits. C'est ce dernier point, je pense, qui a plu à D., représentant CGT d'une entreprise promise au désossage pour raison de profits insuffisants : son principal actionnaire, une multinationale américaine, entend en effet la délocaliser du côté de la Pologne.

Seconde victoire, et là j'ai hurlé de rire : river leur clou à des gangsters grimés en pharmaciens.

Vers le 5 de ce mois, une attachée des Laboratoires F. m'invite, par téléphone, à accepter l'essai gratuit de deux compléments alimentaires : les DHA et EPA++. Il ne m'en coûtera que les frais de port, à la suite de quoi je

disposerais de quinze jours pour décider de la poursuite ou non du traitement. J'accepte, je règle 2,90 € au moyen de ma carte bancaire et, dès le lendemain, je reçois les échantillons. Sur ce, je pars là où m'appellent mes affaires.

Vingt jours plus tard, à mon retour, je trouve un nouvel envoi : il s'agit cette fois d'un traitement d'un mois accompagné de la facture acquittée. Croyant à une erreur, j'interroge ma banque et me découvre débité de 49,90 €.

E-mail au laboratoire, que je prie de me rembourser.

Réponse dudit : relire les conditions de vente.

Aidé d'une loupe, je découvre alors que je n'ai pas fait opposition à temps. J'ai donc reçu le traitement commandé par défaut.

Courriel, aux copains. Je leur narre l'histoire en leur demandant de faire suivre, et j'en adresse copie à la dame du labo. Celle-ci m'appelle aussitôt pour me signaler que je suis dans mon tort.

Qu'à cela ne tienne ! Cyber-enquêteur, me voici virtuellement devant leur siège social : banlieue miteuse, pavillon hors d'âge, immondices devant la porte... Poursuivant mon enquête, je tombe sur un forum où nombre de pigeons protestent pour les mêmes raisons.

Cette fois, je sors la Grosse Bertha.

Vu les méthodes de vente de mes champions du ++, j'é mets des doutes sur leurs produits. Fabriqués en

France, ils doivent revenir à 5 €, en Chine à quelques yuans et, si c'est en Inde, je vous laisse apprécier... Priant chacun de retransmettre à ses correspondants, j'envoie mon courriel à une cinquantaine de contacts, avec copie à la dame.

À présent, c'est le Directeur qui m'appelle : « Jamais confronté à une telle haine ! » fulmine-t-il. Et moi de lui répondre que c'est en effet de la haine, et de lui préciser qu'il me reste 750 correspondants à mettre au courant.

Il me demande ce que je veux.

« 49,90 euros », je lui répons.

Il me rembourse dans la minute qui suit.

Ne jamais s'incliner devant les voyous. Le poing étant le seul argument qu'ils saisissent, ne pas hésiter à le leur promener sous le nez.

29/12 – Ne pas baisser les bras

Non, frères et sœurs, ne pas s'avouer vaincu. Ni s'incliner devant la suffisance.

À l'issue de la contre-réforme des retraites, passant sous les fourches caudines de Nicolas Sarkozy, les syndicats ont avoué leur faiblesse. Ce renoncement a permis au Medef, gardien de la citadelle du fric, de fournir au précédent gouvernement les raisons de ne rien lâcher, puis de dicter sa loi à son successeur socialiste.

Et nous qui espérions que le PS allait combattre la finance !... Poudre aux yeux : huit ministres fraîchement nommés se rendaient quelques mois plus tard aux assises du libéralisme, y recueillaient les acclamations d'une assemblée de Rapetou satisfaits.

De gauche, le PS ? Comparé à l'UMP et à son compère de demain, le FN, solidaires l'un et l'autre de la finance, il veut encore passer pour un parti de progrès. Il en cultive l'apparence (souvenons-nous du "changer la vie" de François Mitterrand), encore que sa façade parte en lambeaux sitôt qu'il accède au pouvoir.

Ce qu'ignorent ses caciques est qu'il leur faudrait, pour améliorer un système aussi périmé que le nôtre, avoir conservé un semblant de jeunesse. Il serait bon qu'ils affichassent également, sur la durée, des objectifs qu'ils

ont perdus de vue.

Après nous être délivrés de Sarkozy, après que ses lieutenants se sont entredéchirés pour la domination de leur clan, jetons à la poubelle, en même temps que cette gauche dégradée, les carnassiers qu'elle ne dissimule plus. Nous détiendrons alors la clé donnant accès à ce dont nous rêvons : une progression vers l'équité.

30/12 – Le front des luttes

Calme absolu à la Bastille. Ici et là quelques ruades, quelques grognements, rien de sérieux. Par la volonté de certains, les manifestations d'hier ont fait long feu. Il faut dire que le diktat capitaliste a dupé les augures, lesquels se sont empressés de manœuvrer les journalistes, lesquels n'ont pas pipé. Via les médias aux ordres des Lagardère, des Bouygues et Bolloré, ils ont entretenu la déprime, poussé à la sinistrose jusque dans les bureaux. Chaque citoyen de rentrer la tête devant ce qui se trame en Grèce, 51,6% de voter Hollande, et cette majorité, non contente de s'être délivrée d'un potentat, d'offrir à son successeur un tel pouvoir qu'il s'en étonne lui-même.

La crise n'est pas seulement financière et systémique, elle est sociétale et morale. Visant à imposer leur loi, le capital et la finance ont si bien manœuvré qu'ils ont mis au rebut le plus petit espoir.

C'est de la même façon, par le poison du décervelage, que la dictature stalinienne s'est muée en dictature de l'argent, que le récent changement de pouvoir a permis aux apparatchiks de faire main basse sur les richesses prétendument réservées au peuple. Spectacle identique dans une Europe où les partis socialistes se sont abandonnés aux sirènes des marchés. Il faut dire que les

marchés jouent franc-jeu. Aux gouvernants entrant dans leurs combines ils offrent leur reconnaissance, à ceux qui loupent le coche ils désignent la sortie.

Hollande le bienheureux et Sarkozy le preux en sont l'exemple même.

Refaire le monde

Stupidement, sans nous en rendre compte, comme rompant le cordon nous liant à maman, nous nous sommes éloignés de la frugalité pour vivre dans un univers à ce point complexe que personne, de peur de provoquer une catastrophe, n'ose lever le petit doigt. Mais gardons-nous de nous jeter la pierre. Plutôt qu'un choix, c'est la peur de perdre ce que nous possédons qui nous interdit de bouger. Puisque nos ancêtres sont parvenus à se tirer d'affaire, demandons-nous malgré tout pour quelles raisons, alors que nous n'avons plus rien à redouter, nous voici qui tremblons.

Prenons un nouveau-né de quelques jours. Pas plus qu'il n'a opté pour la vie, il n'a bénéficié de la faculté d'accepter ou de refuser le monde qui lui ouvrirait les bras. Plus tard, ses seules initiatives concerneront l'organisation d'une société existant avant lui. Aussi n'aura-t-il d'autre choix que se fondre à son tour dans le mouvement général.

L'individu et le cercle de sa parenté, de ses connaissances et de sa tribu (à un stade supérieur celui de la nation regroupant les tribus, en finale celui de l'humanité englobant les nations) sont à quelques détails près constitués de la même pâte, formés des

mêmes atomes, sujets aux mêmes préoccupations et aux mêmes espérances. Que l'homme eût été conçu dans le ramdam de quelque saillie céleste, qu'il résultât d'une lente évolution, descendît de la bactérie ou fût le fruit de quelque intervention extraterrestre ou divine ne change rien à l'affaire. Si chacun vient au monde sans l'avoir désiré, il en va de même de ses semblables. Encore que notre espèce, à la différence de ses rejetons, n'eut personne qui pût la bercer, aucun maître qui lui enseignât le bien, le mal, les choses à faire et celles à éviter. Sortie de la boue, tombée du ciel ou descendue du singe, son cousin, elle dut à la force des bras se tirer de la fange.

Conséquence : il lui fallut des millénaires pour parvenir au degré de confort, de connaissances et de richesse dont, suite à nombre d'erreurs, d'hésitations et d'emballlements, nous bénéficions aujourd'hui. Aussi, du haut de notre troisième millénaire, considérons avec modestie les générations qui nous engendrèrent. Et mesurons plutôt de quelles angoisses, espérances et désillusions elles durent payer leur lente acquisition de la parole, des arts, de la lecture et des mathématiques, paliers d'une évolution que nous sommes seuls à poursuivre, du moins en apparence, dans l'univers terrestre du vivant.

Inutile donc de reprocher à nos ancêtres les arrêts, zigzags et volte-face qu'ils accomplirent depuis leurs premiers pas, de leur tenir rigueur des sociétés plus ou moins bien ficelées qu'ils nous lèguent. Nul ne reprocherait au sauvageon de ne pas bien se tenir, et le

degré de civilisation atteint depuis la conquête du feu, les progrès accomplis dans le domaine du respect de chacun, nous invitent à nous pencher sur notre devenir, à prendre les avis de nos philosophes — et pourquoi pas de nos thérapeutes. Que notre foi en nos vertus nous aide à nous engager dans une voie moins sanglante que celle que nous avons suivie depuis que nous tenons sur nos jambes.

Palestine, Syrie, Afghanistan, Tchétchénie... Longue est la liste des lieux où l'on ne sait dialoguer qu'à coups de poing, comme demeurant à l'époque où le langage n'existait pas, où la seule façon de se faire comprendre, malgré que les prophètes aient de tout temps prêché le pardon, était de ramasser une pierre, de la lancer à la figure de son contradicteur.

Mais qu'importe l'autre, considéré comme un gêneur par qui ne s'intéresse qu'à son nombril, à sa couvée et à son compte en banque, et qu'indiffère le reste. Semble pourtant se produire, au-delà de l'égoïsme en vigueur, l'amorce d'une transformation. Depuis quelques années, des voix s'élèvent contre l'injustice, réclament l'égalité, le droit à la nourriture, au logement, à un enseignement de même qualité pour l'enfant de la brousse et celui de l'opulence. Avec l'entrée en scène de l'écologie, ajoutons le souci de respecter la terre et ce qui y prolifère, de la tubercule à la fleur, de la fourmi à la baleine, et nous trouverons là matière à espérance. Encore nous faut-il reconnaître que notre indignation n'interpelle guère les citoyens de droite. Comme si la droite n'admettait de liberté que pour monter ses

entreprises, exploiter ses semblables, leur interdire l'accès à ses propriétés, non pour les éduquer. Après s'être transformée elle aussi, mais dans le mauvais sens, elle représente en cette heure la garde rapprochée d'une caste argentée redoutant le peuple, lequel envisagerait de la priver de ses privilèges.

De la même manière qu'elle fulmina contre l'abolition de la peine de mort, contre la pilule qui allait libérer le plaisir féminin, amoindrir le mâle et dépeupler les nations, avant cela contre les souverainetés indochinoise et algérienne, et si peu passionnée par la santé de ses gens qu'elle s'acharne à hurler contre les 35 heures, la droite renâcle devant la moindre avancée sociale. Et la voici qui se dresse, de concert avec sa caricature bleu marine, contre l'égalité devant le mariage, à commencer par celui des homosexuels des deux sexes... Cependant, rien que de normal à son attitude : si nous revenons sur nos pas, nous la retrouvons pareillement opposée à l'idée de république, bonapartiste quand fut passé le temps de la monarchie de droit divin, puis attachée à l'Empire, naturellement antidreyfusarde avant de se mettre au garde-à-vous devant le Maréchal.

Gardienne de la fortune et de la finance en cette période de remise en question du système, elle constitue le principal obstacle à l'émancipation de notre multitude. Souhaitant mettre le monde en rang afin que l'ordre règne, réduire le peuple à une masse corvéable à merci, elle se voue à ses seuls intérêts sans que sa *bonne* conscience y trouve à redire. Et à cette

droite qui refuse le changement, qui se récrie à la moindre revendication populaire, se joignent les caciques du PS, lesquels osèrent se faire représenter, face à leur opposant (un de leurs affidés avant qu'il n'ait claqué la porte de leur parti), par un ministre à la probité douteuse.

Mais à la gauche de ce PS en déclin s'appliquant, en échange de la bienveillance des nantis, à cirer les bottes des chevaliers du CAC tandis que se multiplie le nombre des chômeurs, à la gauche donc de ce Parti socialiste qui ne mérite plus son nom se réveille la conscience de classe — classe non plus ouvrière mais citoyenne — soutenue aux présidentielles de 2012 par un tribun assez charismatique pour rassembler des centaines de milliers de citoyens tirés de leur torpeur. En butte à l'insolence de ses adversaires, cette gauche en refus d'incurie se jure de mettre la holà à l'injustice, à la rentabilité de rigueur, à la compétitivité vaille que vaille, à l'addiction au toujours plus, toujours plus de produits, toujours plus de profits, et fumez les usines. Car le capitalisme financier, conforté dans ses manigances par un cynisme indécrottable, ne se contente pas de dominer. Encore lui faut-il s'emparer de tout, et rien ne lui échappe : ni le charbon, ni le pétrole, ni le gaz, non plus que l'eau et l'air. Et voici, par le biais des semences que dispense gratuitement la nature (*gratuitement*, quelle horreur !) qu'il s'en prend à la vie par le biais du génie génétique... De la sorte, par-dessus les problèmes financiers et sociaux créés par la tonte régulière du troupeau, vient de lui apparaître une nouvelle occasion de s'enrichir, autrement plus

rentable que les précédentes : la catastrophe qui risque de nous réduire à néant si nous ne prenons d'urgence les mesures qui s'imposent : la catastrophe écologique à laquelle, appâté par les profits qu'il espère en tirer, il prétend s'opposer.

Or, à quoi s'emploient ses "experts" devant la pollution grandissante, devant le réchauffement climatique, devant le nombre croissant de tsunamis, ouragans, incendies et déluges ? Réunis à Rio aux frais de la princesse, ils ouvrent le Sommet de la Terre, rabâchent et remâchouillent les décisions du précédent sommet, s'accordent sur une prochaine rencontre et, à quelques encablures des favelas, lèvent leurs verres et se congratulent. Pendant ce temps on taille dans les forêts pour y cultiver l'OGM, on fracture le sous-sol, pour y puiser de quoi remplir les réservoirs de millions de camions asphyxiant les alpages. Et allons-y pour la traque des derniers éléphants, et que les obèses engraisent, que s'engloutisse le monde et que s'emplissent les poches — mieux vaut faire envie que pitié. L'économie hélas en berne, la compétitivité à l'eau et l'Europe qui patauge, et le chômage qui grimpe... alors dernier effort, serrez-vous la ceinture, faites confiance au Marché, permettez aux requins de s'ébattre, aux gorets s'en fourrer plein la panse. En attendant, les gars, voyez tel cancrelat s'envoler vers son paradis fiscal, tel autre s'agenouiller devant le dieu dollar, sa Sainteté le pape et le tsar Vladimir ! Que leur importe l'Afrique livrée à la voracité de firmes sans foi ni loi, que leur importent les perdants, que leur chaut le dauphin arraché à la mer pour servir d'attraction

dans les enclos où Mickey, Superman et MacDo accueillent en fanfare et achèvent de plumer les gogos que nous sommes.

Avant qu'il ne soit trop tard, frères, sœurs, ouvrons les yeux sur les canots de sauvetage qui emporteront d'ici peu les responsables de la catastrophe... Et pleurons à chaudes larmes, aucun de ces créateurs de richesse n'invitera le moindre d'entre nous à le rejoindre sous les cocotiers.

En guise de festin, c'est à un repas funèbre que nous convient le capital et ses traders, ses tricheurs, ses dealers. Voyons sous les fenêtres du Bengladesh se succéder les défilés de haute couture, et voyons-nous tels que nous sommes, nous qui cirons les souliers de la haute. À un Jaurès qui nous a mis en garde, à un visionnaire qui nous a invités à ouvrir les yeux, nous avons préféré des pantins — le dernier d'entre eux aux allures de pater familias. Un ersatz de papa, une caricature de papy, un suprême de Flamby qui, à peine installé, nous cloue devant les licenciements boursiers, la marche arrière et le chômage, derniers remugles de l'époque.

Sans espérer le moindre sursaut de nos élus, crions notre dégoût. Mais avant cela, pour nous permettre de réfléchir, voyons-nous offrir à un chef d'État sans vision, porté là où il est par les exploits d'un forcené du chibre, une majorité lui permettant de mener à son terme l'enterrement conjoint du socialisme et de la démocratie. Et, de dessous le voile de la honte, sachons que rien ne changera si nous restons à bâiller. Et

comprenons que l'air embaumé du changement, le peuple seul peut l'obtenir. Et comprenons que nous sommes le peuple, et que nous sommes le droit !

4/01 – La peur

La peur... La peur qui ne lâche pas sa proie, qui réduit l'existence au seul impératif de la survie, nous qui sommes venus au monde après la seconde guerre mondiale ne l'avons pas connue. Mais demandons à ceux qui la subirent, demandons aux revenants qui portent à l'avant-bras la marque du bourreau, demandons à Charlotte Delbo, rescapée d'Auschwitz, ce qu'ils pensent de la peur ! Plus près de nous, interrogeons les innocents que le pouvoir chargea de casser de l'Arabe et interrogeons, à propos de notre démocratie, les Algériens qui subirent la torture.

De la même manière, demandons aux Gazaouis soumis à la loi d'Israël par quel miracle ils tiennent encore debout avec le peu de calories que leur octroie ce colonisateur.

Soixante ans après la Shoah, dans une Palestine qui ne lui a jamais appartenu, le sionisme mène la politique de terreur et d'humiliation qui fut celle des nazis à l'encontre des juifs. Certes, il ne massacre pas ouvertement. Il y va au compte-goutte mais on remarquera, à la moindre menace d'un missile en fer blanc tiré de quelque ruelle insalubre, que sa "riposte" est à chaque fois plus violente. Tsahal en vient même à des assassinats ciblés sans que l'Europe envisage la moindre riposte à l'encontre de l'extrême droite veillant aux destinées de l'état le plus raciste qui soit. Il faut dire qu'Israël est un

pion de l'impérialisme. Un pion des plus précieux en ce sens où, surarmé, mené par un cynisme ne s'encombrant ni de droits de l'homme, ni de droit international, il a pour fonction de jouer les chiens de garde au seuil des champs de pétrole, de veiller à ce que nul Arabe ne remette en question la toute-puissance yankee. Laquelle vise avant tout, avec l'appui de ses faucons, à la domination du monde.

Attitude incompréhensible, songerez-vous, de la part de survivants du pire massacre qui soit, et vous aurez raison. Mais pour Israël, n'oubliez pas que l'époque de l'espérance est passée. Plus trace du temps des cerises dans les yeux de Tsahal, et le peuple israélien, trompé lui aussi par sa presse, ne peut être tenu pour responsable des agissements de son gouvernement. Pas plus que la France ou les États-Unis, Israël n'est un pays démocratique. Le secret défense et l'argent y sont rois, les élections qui s'y déroulent n'ont d'autre but que d'amener l'électeur à voter de bonne foi contre ses intérêts. Et puis la Shoah que le monde refuse d'oublier représente le parfait alibi — ô Nelson Mandela ! — aux exactions de la dernière aventure coloniale de l'homme blanc, à savoir l'apartheid.

Dommage que le Protocole des sages de Sion se soit avéré faux. Il collait on ne peut mieux aux micmacs d'un Netanyahu, d'un Olmert et de leurs généraux, piaffant tous d'impatience à l'idée de bombarder l'Iran, d'en renvoyer les quatre-vingt millions de musulmans à l'époque des cavernes.

C'est cependant le capitalisme international, avant les

USA, qui possède en l'État d'Israël la meilleure pièce qu'il puisse espérer pour déclencher, sans le nucléaire qui le pulvériserait lui aussi, le conflit chargé de régler les problèmes de surproduction, de chômage, de banqueroute et de sauve-qui-peut... Un conflit qui lui permettra par la même occasion de venir à bout d'une démocratie dont les lambeaux n'en finissent pas d'exciter sa rage.

Israël, détonateur du conflit chargé de protéger de la colère des peuples l'axe caché du Mal... Le même axe que celui de Bush, mais situé à l'abri de murailles interdisant aux peuples de fraterniser.

De l'insouciance aux tracas

À l'aube de notre apparition, alors que s'égoutte la nature, voyons s'activer nos ancêtres. Les hommes s'en vont à la chasse, cherchent le pourquoi de ceci, le comment de cela et les femmes, tout en s'occupant du repas, instruisent les enfants des connaissances d'alors. Dans la nature qui le berce, l'endort et l'éveille au lever du soleil, chacun s'emploie à ce qu'il maîtrise, se voue à l'entreprise commune.

Pas de propriété ni de jalousie, pas trace de criminalité en ces temps de cocagne. Pour peu que personne n'ait visé autre chose que la félicité de sa tribu, tout aurait continué de la sorte si le chasseur ne s'était rendu maître du feu, si sa compagne ne s'était chargée de l'entretenir, si leurs enfants ne s'étaient mis en quête des brindilles capables de les ranimer. En conséquence, le monde fit ses adieux à la simplicité. Et tandis que les guerriers affûtaient leurs flèches, que les femmes ensemençaient, jardinaient et civilisaient, l'ancêtre aux cheveux blancs, le sage que protégeaient les cieux, entraînait ce petit monde vers la métaphysique. Au fil des siècles, l'ancêtre devint sorcier et le chasseur, du haut de sa puissance, se déclara chargé de sécurité, si bien que se précisa la fonction de chacun, qu'apparurent les premières classes sociales et que

s'établirent les hiérarchies, que se forgea la morale.

Partant de là, tout s'accélère : le sorcier se déclare le représentant des dieux tandis que le soldat gonfle ses muscles, brandit son arme, s'empare des rênes de la cité. Si bien que naissent les rivalités, que les antagonismes génèrent les lois chargées de maintenir les équilibres : la direction de la cité se partagera entre le sacré et le palpable, les prêtres et les gens d'armes, l'artisan et la jardinière devant quant à eux s'agenouiller et obéir. Quelques retouches et nous voici au XVIII^e siècle, en plein affrontement entre la foule d'une part, la noblesse et le clergé de l'autre. Puis, face au danger que représente la populace, l'union du prêtre et du soldat.

Cependant, les sociétés ne se sont pas constituées sous ces seules houlettes. Outre la propriété des outils et des terres, est intervenu le savoir-faire qui allait rapidement mener au machinisme, récemment à l'informatique.

Ce raccourci pour que nous mettions en lumière l'usine à gaz qu'est devenue la tribu d'origine, pour nous débarrasser d'un bagage de données dont différents ajouts ont rendu l'examen impossible. De même pour passer outre aux raisonnements on ne peut plus spécieux de gens prétendant maîtriser le plus petit détail, l'erreur la plus infime et le moindre travers — en résumé la chasse gardée de spécialistes qui seraient les seuls à pouvoir contrôler, depuis leurs tours d'ivoire, la production exponentielle de biens de consommation — et, mieux vaut en rire, la

prolifération des gaz à effet de serre.

Le paradis d'enfance est ainsi devenu, par une succession d'informations erronées quand ce n'est falsifiées à dessein, de contrevérités brandies par des bonimenteurs aux ordres de la science infuse, puis d'un pouvoir imposé par les armes avant que la modernité ne le maquille en démocratie, cet éden est donc devenu un repoussoir pour certains, pour d'autres une source de profits, et pour la foule une pataugeoire dont il vaut mieux se détourner. Il semble normal en effet que nul n'ait envie de se perdre dans les méandres d'une société si complexe qu'on se prend à douter qu'elle puisse engendrer le bien. Mais pour l'homme de la rue — pourquoi lui en vouloir —, tant que son travail le nourrit et qu'on lui fiche la paix, qu'importent les objectifs de gens trop haut placés, trop puissants, trop distants pour qu'on s'épuise à les comprendre. Qu'importe qu'on complote pour des questions à ce point éloignées du ronron quotidien qu'elles finiraient par priver de sommeil. Et de la même façon que l'aurait formulé La Boétie s'il avait profité des lumières médiatiques, nous affirmerons que Sapiens, tant que lui sont assurés son emploi, son casse-croûte et le plein de sa voiture, accepte la servitude.

Jusqu'à présent, nul ne voulait s'interroger sur les relations entre argent et pouvoir. Seuls, quelques esprits remettaient en question l'appropriation par une minorité de la richesse commune, considérée par eux comme bien devant se partager. De fait, on s'aperçoit que le système capitaliste, contesté dès ses

premiers pas, ne fut pas la seule voie que nous offrît l'avenir. Il en était une autre, montée des origines du christianisme, du bouddhisme et de l'islam, qui par la suite ne cessa d'évoluer, et que le néolibéralisme s'est efforcé de nier : l'institution d'une société dont toute propriété serait bannie et dans laquelle, les individus des deux sexes appartenant à une même fratrie, n'existerait aucune rivalité. Le contraire, en un mot, de celle qui veut que la compétition engendre le progrès, que la publicité nourrisse la réflexion ; qui veut que le responsable n'ait aucun compte à rendre à ses collaborateurs non plus qu'à ses seconds couteaux, encore moins aux artistes chargés d'égayer la grisaille. Que les salariés esclaves travaillent à l'enrichissement du maître et se taisent, que les jeux du stade les distraient, que la télévision leur fasse mesurer la chance qu'ils ont, chaque soir, d'y retrouver leur feuilleton favori. Car les nantis du jour, selon la loi voulant que le plus fort l'emporte, ignorent les soucis du grand nombre. À eux, héritiers des grands fauves, la grosse part du gâteau, le reste pour les autres.

À la faveur de cette incursion dans la réalité du jour, nous nous apercevons que la tribu originelle, celle qui copulait au grand air sans autre obligation que la vénération de ses idoles était, socialement parlant, largement en avance sur nous. Trois heures de chasse, de jardinage et de cueillette suffisaient au confort général.

Bien sûr, formatés que nous sommes par l'illusion d'une liberté qui nous appartiendrait d'office, nous

refuserions de revenir en arrière. Nous devrions cependant nous demander comment considérer un monde où le vendeur de voiture divise la clientèle en segments a, b et c selon ce qu'il devine des comptes en banque de ses prospects, et plus précisément en a1, a2, b1, b2, etc., comme s'agissant d'objets. Mais de peur de nous confronter à un avenir décrit par la littérature, nous nous en garderons. Pour quelqu'un de sensible, le parler sirupeux de la technocratie est plus suave à l'oreille que la langue maternelle dont le pouvoir d'évocation générerait, chez l'acquéreur du modèle d'entrée de gamme, l'image du pauvre diable n'épatant que son concierge.

En 1932, comme pour nous avertir du piège vers lequel nous nous précipitions, Aldous Huxley offrait à ses lecteurs, dans *Le Meilleur des mondes*, une société féodale composée non plus de seigneurs et de manants, mais d'alpha+, de bêta- et d'avortons programmés in vitro, les alpha+ représentant l'élite, les avortons les intouchables de l'Inde féodale, les sous-hommes de l'Allemagne hitlérienne ou encore, pour regagner notre époque, les Roms que certains, bons pères et bon époux, patriotes exemplaires, aimeraient qu'on rapatrie chez eux, de préférence par charters à bestiaux.

Pour peu que l'extrême droite patriotique, raciste et antisémite ainsi qu'elle l'a toujours été, par une entente avec son adversaire de droite (en vérité un rival qui ne la repousse pas), parvienne au sommet de l'État, nous aurons le plaisir, comme il en fut à

l'époque de Vichy, de voir nos gendarmes accompagner au train des foules que plus personne ne voudra supporter — et adieu la racaille, et la France aux Français, vive Pernod, vive Ricard, vive Marine, ah qu'on est bien chez soi !

Trêve de plaisanterie. Le Front National offre à qui veut l'entendre, sous la crinière d'une harengère juchée sur des talons de star, en plus d'une figure de proue un Führer féminin. La virago a le verbe haut, elle vous transporte un auditoire, l'enflamme d'un verbe assez simpliste pour que le plus taré le goûte, se l'approprie et le beugle à son tour. Pour qu'il s'agenouille ensuite aux pieds de la gorgone dont ils ne devinera jamais qu'elle le méprise puis s'en aille, au sein d'une troupe en marche vers sa fin, tirer sa matraque pour le rétablissement d'un ordre qu'on lui fait miroiter en désignant le drapeau, en le brandissant dans le vent de l'ignorance, en le fleurissant d'un sourire au carré. Ne restera qu'à se vider la cervelle, à se mettre au pas dans la cour des miracles, à suivre la cadence.

Cette prestation mise à part, rien ne prête à sourire dans la montée des droites européennes. Si jamais, sous la poussée de quelque flatulence, le bleu de l'enfer parvenait au sommet de l'État, sauf à armer quelque gorille pêché dans l'égout du dépit, il ne pourrait s'y maintenir. Rebelle à tout dialogue, à toute remise en question de la virilité du chef, il représente le dernier stade d'une droite agrippée au passé et refusant la lumière, rejetant la cohérence, balayant tout

changement, tout élargissement de son horizon racorni. Les lepénistes veulent sortir de l'Europe et rétablir la monnaie nationale, rétablir la justice, rétablir la démocratie, rétablir la fierté des Français, mais ce ne sont là que mots. Bras tendu, prunelle rivée sur la revanche, ils constituent le dernier carré d'un bataillon de mercenaires en loques, le dernier avatar d'une chevalerie bourbeuse, le dernier crachat jeté à la face d'une Marianne méprisée, violentée par leurs pairs, remplacée par une Jeanne d'Arc de foire

Ce portrait de notre Front national, copie conforme de ses cousins européens tant leurs mots d'ordre se ressemblent, est l'aboutissement de la vieille droite représentée par les Giscard, Balladur et Chirac — nous pourrions ajouter les Mitterrand tant ces gens-là, issus de la même caste, sortis du même creuset et allaités à une même tétine, sont baignés d'une même culture : celle de la bourgeoisie — petite ou grande qu'importe, c'est du pareil au même. Laquelle bourgeoisie, insipide autant que poltronne, ne parvint au pouvoir que sur un malentendu, un couac, un viol de la Révolution ou les trois à la fois, surmontés des canons de l'armée.

Les Républiques qui se sont succédées depuis Capet, la première, puis la seconde, la troisième, etc., ne furent que les succédanés de celle pour laquelle le peuple s'était soulevé, avait tenté de ramener son roi à la raison pour ensuite, faute d'y parvenir, lui offrir l'échafaud.

Ce que souhaitaient les sans-culottes ne pouvait être, en remplacement d'une monarchie dont ils s'étaient

défaits, un gouvernement d'usuriers et de trafiquants. Mais leur souhait demeura lettre morte, et sous l'action d'aigrefins décidés à nous exploiter, nous, arrière arrière-petits-enfants d'une fraternité contre laquelle s'était dressé tout ce que l'Europe comptait de dentelles, de soutanes et de couronnes, l'argent est revenu aux commandes.

L'œuvre entreprise à la Bastille est à remettre sur l'établi, à reprendre là où trébucha la Révolution dont les échos perdurent, en bref avant que ne la dépècent crocodiles et banquiers. Si le peuple n'est paraît-il qu'un enfant (un *grand enfant* précise-t-on en lui caressant le poil), pas plus qu'un gosse il n'oubliera qui l'a blessé, qui l'a trahi ou l'a frustré. Il n'est pour s'en convaincre que de considérer le coup de semonce survenu un demi-siècle plus tard, alors qu'à l'Empire avait succédé la Restauration : la révolution de 1848, embrasa à son tour une grande partie du monde. Il faut dire que les peuples, dans la promiscuité des arrière-cours où on les reléguait, formaient une même fratrie.

Hélas, de dessous son vernis de façade, la pieuvre capitaliste glissait ses tentacules au plus profond de la société. Elle possédait l'argent, elle avait avec elle la loi, le clocher, la police, les fusils, et ce n'est pas Karl Marx qui put la bâillonner ni l'inviter à regarder plus loin que le gonflement de sa bourse. En 1848, née de la souffrance prolétarienne, une insurrection à objectif démocratique et social, une révolution réclamant pour les ouvriers et les petites gens, de manière à mettre un

terme à l'exploitation négrière des femmes et des enfants, le droit de s'associer, comme la précédente fit long feu. Elle fut de plus réprimée sans pitié, et la foi révolutionnaire trouva son achèvement, apparemment définitif, dans les représailles qui menèrent au tombeau, deux décennies plus tard, la Commune de Paris. Requins, vipères et vautours purent alors festoyer à visage découvert. Rompus à l'égoïsme, ils surent se protéger de lois rédigées de leurs mains, votées par leurs élus, mises en application par des politiciens tenus en laisse par des prébendes et des dessous-de-table, des cigares, du champagne, des cocottes au dessert. Ce qui les poussa à générer par leur fringale une série de banqueroutes les amenant à déclencher, en vue de noyer le poisson, une première guerre mondiale (dix millions de morts), puis une seconde en réponse à la crise de 29 (cinquante millions cette fois). Si bien que voici ces bels gens, terrorisés qu'ils sont par la vision d'un effondrement général des banques, prêts à remettre le couvert.

Pour masquer ce qui se trame sous la dictée d'une oligarchie rendue furieuse par les acquis de la Résistance, décidée donc à mettre au rancart le droit du travail, à baisser les retraites et geler les salaires, à porter à 67 ans la date de fin de carrière en plus d'allonger la journée de travail, d'augmenter par la même occasion (afin que nul ne remarque les cadeaux consentis aux patrons) les cotisations salariales... parallèlement de diminuer des aides aux associations... eh bien notre président d'élection, en stratège de haut vol, vient de sauter sur l'occasion de redorer son

blason : la ruée sur le Mali d'une cohorte d'islamistes armés par la charia libyenne et entraînés là où se conjuguent islam, misère, héroïne et maffia — de quoi se permettre une remontée dans les sondages. Et voici la France, auréolée de ses droits de l'homme, volant au secours de Bamako...

Qu'on aide une nation en péril, qui plus est une ancienne colonie, à se débarrasser de serial fuckers, difficile de ne pas approuver.

Rien à redire non plus à la décision d'en découdre avec une armée d'intégristes, de nazis en burnous, de terroristes carburant à la haine, accros à la schnouf et enfermant les femmes, coupant la main de qui ne salue pas le Prophète, le pied de qui ne s'agenouille pas devant la mitraillette, mais se gardant bien de s'en prendre au revendeur de coke, se chargeant au contraire de son initiation au tir, de son éducation dans les pages d'un Coran revu par des hallucinés.... À condition qu'elle s'ancre dans du positif, promeuve la liberté et vise à l'établissement de sociétés fraternelles, une telle décision honore notre pays.

Et c'est là que le bât blesse.

Que ce soit la guerre d'Afghanistan, le sauvetage de l'Irak, l'aide apportée à la pseudo-révolution libyenne, aucun des conflits où s'impliquèrent les néolibéraux et leurs financiers n'a débouché sur autre chose que le chaos de la nation secourue. Du coup, en admettant que la France délivre le Mali des forcenés qui entendent le soumettre, demandons-nous à quoi

ressemblera ce pays déjà mal en point lorsque l'aura quitté notre dernier hélicoptère. Nous aurons rétabli dans ses fonctions un président fantoche, des corrompus dans leurs fauteuils, des généraux dans leur semblant d'honneur, mais nous aurons surtout, et c'était là le but caché, rendu son plein pouvoir à la finance.

Alors que le génie présidant aux décisions d'un gouvernement paraît-il socialiste (il en serait allé de même de celui des Fillon et Guéant) a décidé de mettre hors d'état de nuire les combattants d'Al-Qaïda, il a parallèlement prévu, soyons-en persuadés puisqu'il pratique dans notre pays une politique semblable, d'amener le Mali à monter à son bras les marches du FMI, à rejoindre les rapaces à la table de la curée. Ce qui permettra aux Bouygues et Bolloré, bienfaiteurs de l'espèce humaine, de gagner de nouveaux marchés sans œuvrer pour autant, ni par le combat politique, ni par l'action humanitaire, à une élévation de leurs semblables.

Si nous souhaitons nous sortir du guêpier où nous ont plongés le capital et son productivisme, en fin de compte le matérialisme, reprenons notre évolution stoppée net par l'enterrement des *Jours heureux*, programme rédigé sous l'occupation par le Conseil National de la Résistance et mis en application par de Gaulle au lendemain de la Libération. Car le principal objectif du soulèvement de 1848, à savoir l'exigence d'une république démocratique et sociale, avait été nié. Au point qu'il fallut attendre 1958 et la Ve

République pour que notre Constitution ose déclarer la France *République laïque, démocratique et sociale*. Progrès notable par rapport à la précédente, qui se contentait d'une *République démocratique*, mais progrès annihilé, sitôt le grand Charles parti, par la conjuration néolibérale de Pompidou et de Giscard. D'où l'urgence d'une VIe République.

En attendant, nos gouvernants auront mis un siècle à accepter le *social* et le *démocratique*, sans pour autant cesser d'en bafouer les principes. Car la démocratie représentative, ressortie à chaque élection, y retourne sitôt les urnes remballées, de même dès qu'on franchit le seuil des ateliers et des bureaux, hauts lieux de concertation démocratique. Comme si les salariés de Mittal, de PSA et de Lustucru ne pouvaient, en tant que citoyens, apporter leur grain de sel aux décisions économiques mettant en jeu leur avenir et celui de la nation. Il est vrai que s'ils en avaient le droit et pouvaient, au même titre que les actionnaires, mettre leur nez dans les livres de comptes, ils seraient en mesure de réclamer les mêmes salaires que leurs dirigeants, assortis des mêmes avantages.

Tant que nous n'aurons pas rétabli le pouvoir du peuple, nous pouvons donc effacer de nos tablettes le mot *démocratique*. Quant au *social*, lorsqu'on voit ce que complète le Medef, on peut si bien le mettre entre guillemets que nous voici de retour à Napoléon III, empereur de carnaval dont la droite voulait récemment, en remerciement de son apport aux principes de la République, ramener les cendres au

Panthéon, les déposer aux côtés de celles de Jaurès, de Hugo, de Schœlcher.

De quoi nous indigner, mais laissons cela. Voyons plutôt ce que s'apprête à engendrer l'agonie d'un système nous promettant le bonheur.

Son agonie en effet. Avec le désastre provoqué par la chute de Lehman Brothers, on le voit de jour en jour se décomposer. Au point que ses soigneurs ne peuvent qu'afficher ses milliards de profits pour nous convaincre de sa bonne santé, sans pour autant juger de notre indignation. Jusqu'au jour où, comme en 1914 et 1939, ils devront déclencher quelque nouveau conflit.

Auscultons-le malgré tout, voyons ce qu'il peut encore générer d'à peu près positif.

- Un rééquilibrage des comptes publics ?... Mieux vaut en rire : les banques ne vivant que du crédit, et les prêts qu'elles accordent ne leur suffisant pas, elles font en sorte que les États s'endettent, puis se rendent pour rembourser leurs dettes. Comme ce fut le cas en Grèce, elles s'unissent même pour les amener à la faillite et en saisir les biens, à savoir les chemins de fer, les hôpitaux et, meilleure assurance quant au futur silence de la multitude, les écoles et les principaux médias.
- Un retour à l'équilibre des comptes privés ? Pour peu que Lustucru se tire de la mouise où l'ont plongé ses

actionnaires, ce ne sont pas ses pâtes, même rehaussées de pelletées de jaunes d'œufs, qui parviendront à rassurer les investisseurs, non plus qu'à leur attribuer les 10, 15 ou 18% qu'ils réclament... Le capital ne saurait accepter de sacrifices. L'austérité est réservée au salarié, et comme le salarié apprécie le ravioli, on le lui vend farci de viande de cheval en guise de chair bovine.

- Quant au redémarrage de l'économie, voyons de quelle manière il s'y prendra.

Par la réduction du chômage, le rétablissement du pouvoir d'achat ? Que nenni ! De telles mesures nécessiteraient qu'il s'inquiétât d'humanité, ce qui n'est guère dans sa nature. Encore qu'on ne puisse écarter son retour aux doctrines keynésiennes, par quel miracle viendrait-il à bout d'une concurrence fondée sur les différences de salaire entre l'Est, l'Ouest, le Nord et le Sud, différences qu'il n'a cessé d'encourager ?...

Lorsque nous entendons nos ministres nous assurer du retour programmé de la croissance et de la réduction du chômage, nous devons nous pincer. Le but du système devant lequel ils rampent n'a jamais été le plein emploi. Une masse de chômeurs permet au contraire d'y puiser la main-d'œuvre qu'on veut, d'en réduire les salaires pour enfin, dans l'intérêt de tous — en vérité des investisseurs, des dirigeants et de leurs valets —, sauvegarder la compétitivité, la rentabilité et tutti quanti.

Généreux Medef, hardi Hollande, et malheureux salariés qui ne semblent pas s'inquiéter de la manière dont les états-majors de leurs syndicats, après avoir en mai 68 sonné la fin de la contestation, ont mis un terme à la lutte pour les retraites ; non plus que de la façon dont ils empoignent le frein dès que les revendications, dépassant le cadre de l'emploi, débordent sur la créativité, autrement dit sur l'impossible, le carrément dingo. ***L'imagination au pouvoir*** est pour eux du délire.

Et puis la compétitivité sera prétexte aux informatisation, automatiser et robotisation, donc à la contraction de l'emploi, à l'allongement du temps de travail pour les uns, des files d'attente aux guichets du chômage pour les autres — exemple on ne peut plus parlant du diviser-pour-mieux-régner.

À propos d'informatisation, inutile de crier au loup. Il s'agit d'un progrès qui promet, comme en son temps la vapeur, de ne plus perdre son temps à mal gagner sa vie. Du moins en théorie. Car si les 35 heures ont constitué un pas non négligeable vers le travailler-moins, la mesure a comme de juste provoqué la fureur des rapaces. Ce qui laisse présager de leur déconfiture lorsque la gauche de liberté, d'équité et de fraternité ramènera à 32, voire 30 ou 28, par la puissance des souris et des puces, les heures passées devant les écrans, les machines, les bétonnières automatiques et les tracteurs guidés par satellites.

Après le rouge de l'indignation, examinons le vert de l'écologie...

Ce n'est pas cette couleur printanière, à moins qu'elle ne lui rapporte, qui passionnera le capitalisme. D'abord parce que les staffs seraient contraints de réviser de A à Z les procédés de fabrication, voire de mettre à plat la belle usine à fric, donc de réduire les marges ; ensuite, parce qu'il devrait concéder une partie de son pouvoir — impensable à ses yeux ! — à des gens qu'il n'aura pas formatés. Mais là aussi ce n'est que brouille. La véritable raison, la voici : travaillé par la mort, aspiré par le vide, il a perdu toute notion du long terme. Conquérant à ses débuts, vainqueur sur tous les fronts, il a si bien dominé bêta- et semi-avortons qu'il ne peut plus, gavé qu'il est de sa surproduction, que s'en débarrasser avant qu'un nouveau krach ne le secoue.

Voici l'ennemi au bord de l'infarctus, poussons-le dans le trou qu'il a lui-même creusé.

7/01 – Développement spirituel

Hier dimanche, journée de méditation chez Françoise. En plus de cette dernière, en cercle sur un tapis, deux hommes et trois femmes.

Mauvaise influence des astres ? Les images avaient du mal à se former, et des pensées qui n'en étaient pas, qui n'étaient que leurs fantômes, paraissaient s'étioler dans une grisaille que le chatolement de deux lampes ne parvenait à repousser. Au point que sur les trois thèmes proposés je ne me souviens que du dernier.

« Faire du feu », avait murmuré Françoise.

Du feu, je ne pense pas en avoir allumé. J'ai cependant perçu des fumées échappées de rougeoiements, leur puanteur asphyxiant les casernes. Sous les braillements d'une soldatesque casquée, cela traînait en une désespérance enveloppant toute chose, noyant ventres et bras, crânes et cuisses dans un bouillon de graisse.

Le nuage dut malgré tout dériver. Il se fit moins dense, et son déchirement révéla le chaos qui régnait à Berlin tandis que des obus ruinaient la barbarie. Les flammes se firent plus vives, plus voraces, presque joyeuses, et les panzers tombés dans le brasier dirigeaient vers le ciel des gerbes d'étincelles. Puis, le feu des enfers devint le feu de Dieu, les flammes de la géhenne se transformèrent en un brasier joyeux. Aux troupes calcinées de la SS

succédaient à présent des régiments de spéculateurs, de banquiers, de sangsues qui se consumaient en silence, et c'en était fini de l'angoisse, fini de l'obscurité.

L'humanité ouvrait les yeux, se prenait à sourire.

Voyons le capitalisme — ein, zwei, drei ! — se diriger vers sa dernière demeure

Si ce n'est pas du pipeau, si la montagne d'or de Picsou s'apprête à tomber en quenouille, le retour de l'espoir n'est que question de temps. Perspective réjouissante, mais cessons de rêver, examinons les tenants et aboutissants du duel qui se prépare.

D'un côté le capital et son âme damnée, la finance. L'un et l'autre possèdent la finesse nécessaire à la domination des moins-que-rien que nous sommes, du moins cherchent-ils à le faire croire... Et de l'autre le peuple. Si l'on en soustrait les larbins, les cireurs de souliers qui s'y cachent, et si on l'on en juge par son standing, il serait avant tout constitué d'incapables, de victimes, de losers enchaînés à un destin de cloporte.

Hélas pour nos énarques à la vue obscurcie par les vitres teintées de leurs limousines et les verres fumés de leurs Ray Ban, le bon sens n'est pas à leur portée. Si nous laissons de côté ce qu'ils croient que nous sommes (du bétail n'ayant de repère que le panache de son maître, un troupeau ne méritant pas mieux que le clapier des HLM et le râtelier du Super U), et si nous y regardons de près, si nous réalisons ce dont nous rendent capables nos mains calleuses et nos Q.I. de chèvres, eh bien nous parvenons à une vision quelque peu différente de celle dont se bercent nos élites.

Se bercent sans doute, mais en s'interrogeant : de quelle manière les loquedus que nous sommes, s'inquiète leur importance, peuvent-ils aligner des rails, y faire circuler des trains, mettre en chantier des navires, des fusées et des navettes spatiales en plus de concevoir des métropoles, d'y ériger des tours, d'y transformer le vent en électricité et l'eau en hydrogène, et l'hydrogène en carburant, et... oh... — nom de Dieu !

Eh oui, messieurs, par notre seul génie, nous le pouvons quoi que vous fassiez. Nous pouvons plus encore, ainsi que le notent vos sondeurs d'opinion : nous pouvons nous fourrer dans le crâne, du moins vous le laisser supposer, que nous sommes trop gourmands, que nous coûtions trop cher, que l'État n'est plus en mesure d'assurer nos retraites, non plus que notre couverture maladie, non plus que nos congés payés, non plus que nos formations, non plus que nos indemnités chômage, etc. Qu'il nous faudrait par conséquent nous serrer la ceinture le temps que le ciel se dégage, que les affaires reprennent, que les banques accordent des prêts à tous ces créateurs de richesses qui nous poussent à la restriction en nous gavant de pub ! Et qui, tant leur incombent les responsabilités, s'épuisent des jours entiers au téléphone !

Boniments ! Ces brillants managers sortis de Polytechnique et de la cuisse de Jupiter, en vérité les maillons de la chaîne d'inepties menant à la déroute, n'ont qu'à ouvrir leurs carnets d'adresses, à consulter la liste de leurs relations, de leurs copains de promo, de

leurs partenaires de gueuletons où la crème s'engloutit sans souci de bienséance... « Allo Edouard, tu n'aurais pas par hasard ... ah bon, mieux encore ?... alors disons treize heures au Fouquet's, à moins que tu ne préfères... » — et les voici regagnant leur bureau sur le coup des cinq heures, la tête non pas dans le cul mais dans la perspective d'une opportunité comme on en voit rarement, le contrat du siècle ! bon sang le plan ! bon dieu le pactole ! et cette rouquine en mini jupe, putain je te l'embauche... donner des ordres dans ce sens et dénicher de quoi t'enlever le morceau, te le synthétiser-encoder-transférer, te le passer par USB et te le transmettre à la BHFCB pour voyons... dix roupies, dix roupies de sansonnet !

— Édouard, tu ne crois pas qu'on rêve ?...

Maintenant, frères et sœurs aux fins de mois hasardeuses, vous qui attendez autre chose de la vie qu'une course contre le temps qui manque, contre l'argent qui fait défaut, cela pour un plaisir de vivre que vous ne connaîtrez pas... maintenant cette question : que feraient-ils sans vous, ces personnages qui ne savent ni clouer, ni souder, ni remplacer une puce... qui ne comprennent que les courbes, n'envisagent d'autre action que virtuelle, ne savent cogiter sans écran, ne prennent de décisions que dans leur intérêt et qui, dévoyés par le bourrage de crâne que leur a dispensé la Harvard University of Alpha+, pareillement détournés du réel par l'illusion du luxe... comment de tels virtuoses en virtualités potentielles, c'est-à-dire en rien, comprendraient-ils qu'un

subalterne sous-payé ne sera jamais à l'aise devant leur magnificence, ne gagnera qu'à reculer son poste de travail, et qu'en finale ce n'est pas en s'y prenant de la sorte, en marche arrière et à rebrousse-poil, qu'on fait progresser le *Schmilblick* !

Et si c'était à notre tour, Messieurs, à NOTRE tour à nous, forces vives du cambouis, de prendre vos affaires en main et de vous surveiller, de vous coller au gnouf au moindre franchissement de ligne blanche... eh bien notre monde irait mieux. Vous y découvririez la joie de fraterniser avec le technicien de surface, de taper sur l'épaule du plombier, et nos ZUP et nos ZAC et resplendiraient du parfum généreux de la fraternité. Tandis qu'aujourd'hui, humez les effluves de votre productivisme, le fumet de vos campagnes asphyxiées par les pesticides dont vous tirez votre fortune si ce n'est votre fierté... Vous meurtrissez la terre, vous ignorez si bien les petits malheurs d'autrui que le berceau de l'humanité, souillé du béton de vos certitudes, dévasté par l'acier de votre morgue, sera bientôt aussi inguérissable que vos cochons de batteries, vos poulets aux hormones et vous-mêmes.

Le pire est que la faute n'en revient ni à Voltaire, ni à Rousseau, ni même à vous. La faute en revient à nous autres, qui n'avons su vous contrôler, ni n'avons su vous protéger du vice, ni n'avons su vous entasser sur la charrette menant à l'échafaud.

La faute en revient à l'accumulation sous laquelle vous dissimulez votre peur de manquer, les névroses qui en sont la cause. Plus personne ne conteste les méfaits de

vosre consumérisme, de vosre exploitation irréfléchie du sous-sol, non plus que des gaz qui vous ballonnent. Depuis l'apparition d'écologistes par vous considérés comme des jean-foutre, vous auriez pu y réfléchir et vous ressaisir à temps, envisager des processus autres que chronométrés, calibrés, imposés par la hâte. Mais vous restez fermés à vosre cœur, barricadés dans vosre ego, si bien piégés dans vos contradictions que vos rivalités, rehaussées de la concurrence des nations, aboutissement de la lutte de chacun contre tous pour des parts de marché, vous encouragent à fabriquer le poison d'un suicide général.

Non, la faute n'en revient pas à Voltaire, ni à Rousseau, non plus qu'au salarié travaillant pour gagner sa vie. Sitôt qu'il a fini son déjeuner, Marcel met de côté sa fourchette et replie son couteau, termine son verre, s'essuie les lèvres, témoigne de son plaisir. Mais vous savez qu'il est pour certaines gens, au premier rang desquels vous-mêmes, d'autres manières de se sustenter qui les montrent insatiables, comme privés avant l'heure du lait de leur nourrice. Ainsi vous comportez-vous, qui ne savez que faire de vos dollars mais en voulez toujours plus et vous ruez vers ce qui brille. Vous n'êtes pas sur terre pour jouir des plaisirs que procure le travail. Vous n'êtes sur terre que pour le toujours-plus et entendez que vosre descendance vous ressemble, qu'elle soit aussi polluée que vous, qu'elle perde dès le plus jeune âge envie de partager. Suivra-t-elle vosre exemple ? Rassurez-vous. Sitôt vosre vanité au trou, vos filles et vos fils à papa épouseront vosre cupidité, cesseront de percevoir ce

que leur souffle l'humanité, subiront à leur tour une addiction qu'ils ne pourront ni contrôler, ni assumer, ni combattre. Parvenus à la dépendance, ils lègueront alors à leur progéniture, avant de vous rejoindre dans la tombe, le flacon de la drogue dont vous n'aurez cessé de les intoxiquer.

À une overdose permanente survit ainsi le capital, si tant est que son acharnement à se détruire désigne autre chose que la peur qui l'habite. Son addiction a pour nom possession, possession de ce qui brille et s'engrange, non de ce qui se sème, se récolte et s'échange. Richesse éhontée qui procure certes du plaisir, mais révèle on ne peut mieux le ver au sein du fruit.

Aucun trafic ne le rebute. Amoral en plus d'immoral, il ne s'impose aucune règle, ne se soucie d'autre chose que de domination, n'a d'autre visée que ses proies. Quant aux progrès dont il se targue, à savoir la satisfaction de besoins par lui créés de toute pièce, la moindre entreprise fondée sur le matérialiste pourrait les revendiquer. En ce sens, il rame à l'inverse des religions, au point qu'on se demande de quelle manière il s'est allié la chrétienté, encore qu'il nous faille avouer que l'Église, un temps refuge des démunis, se vautre elle aussi dans le lucre. Pour preuve la manie de son principal soutien, l'empire états-unien, de se référer à un Seigneur, seigneur vengeur vouant l'Islam aux gémonies, n'acceptant de commerce qu'avec le sionisme, vigile moyen-oriental de son impérialisme.

Si la philosophie marxiste, plutôt que d'avoir été dévoyée par les régimes soviétique et chinois, s'étaient implantée dans une démocratie, rien ne nous dit qu'elle n'aurait pas fait mieux que le n'importe-quoi présent. Le résultat que nous aurait offert un communisme à visage humain aurait été, nous le savons, bien différent de la caricature qui en subsiste, et notre développement, confié non plus à l'avidité de quelques uns mais à l'intelligence de tous, aurait été plus harmonieux.

En démocratie, ferez-vous remarquer, chacun a le gouvernement qu'il mérite. Mais vous n'ignorez pas que si les européens, en toute bonne foi, ont laissé s'instaurer la loi du plus fort au détriment du socialisme, il ne put s'agir de leur part que d'un manque de maturité. Sans doute éprouvaient-ils le besoin d'en passer par là. Il n'empêche qu'après avoir été rejeté par ceux qui en avaient besoin, le marxisme refait surface.

Ce n'est pas une réapparition en fanfare, tant s'en faut. Son retour annonce pourtant que l'œuvre d'un de nos grands penseurs, engloutie pensait-on dans l'horreur du goulag, puis dans la chute et la disparition de l'URSS, n'en était pas enterrée pour autant. Et l'impression de soulagement qui prévalut chez certains, lors de la démolition du mur de Berlin, correspondit plus au triomphe de la liberté sur la soumission qu'à la victoire de l'Occident sur des idées qui l'effrayaient. On peut ainsi songer que la disparition du rideau de fer augurait la fin de nos

illusions, et force nous est de constater, vingt ans plus tard, que ce n'était pas une vue de l'esprit. La crise qui nous frappe aujourd'hui semble l'écho de celle, déjà oubliée, qui jeta bas le totalitarisme rouge. Il semble même que les deux systèmes opposés (d'un côté un semblant de liberté, de l'autre des interdits), tous deux érigés sur une méconnaissance de l'homme, tous deux arrimés à des fondations établies en dépit du bon sens, avaient besoin l'un de l'autre pour s'étayer, se justifier par des dogmes. Et si l'Union soviétique, en son effondrement, révéla la laideur de ses dessous, soyons certains qu'il en sera de même de notre éden. Il est d'ailleurs à noter que sa récente convulsion, la faillite de Lehman Brothers, qui renchérit sur la destruction spectaculaire du World Trade Center sur ordre d'un milliardaire ombrageux (et si ce n'est lui le résultat est le même), se prolonge aujourd'hui dans un chaos gagnant la totalité du système via ses économies mondialisées, ébranlant de ce fait l'ensemble des nations.

Premier signe : devant l'indifférence des politiques face à l'arrêt de nos hauts-fourneaux, renaît l'idée de nationaliser toute entreprise menacée de fermeture. Et les grévistes de Petroplus d'emboîter le pas à leurs camarades lorrains, suivis dans la foulée par ceux de Continental, du thé Éléphant et de Lustucru, toutes firmes dont les actionnaires ne sauraient accepter la plus infime contraction de leurs dividendes.

Donc, tandis que nous doutons, voici Marx qui renaît de ses cendres, et l'on comprend l'affolement du PS, la

panique des milieux d'affaires, la décision d'une des premières fortunes de France de ne pas attendre l'invasion des Russes pour s'en aller avec coffre-fort et bon droit s'installer en Belgique. Comme si la Belgique pouvait mieux résister que la France !... Pauvre petit monsieur, qui bientôt n'aura pour refuge que les îles Caïmans, confettis de sable où vont avant longtemps, chassés par la fumée des insurrections, s'agglutiner les requins de son genre... Mais laissons ces précieux à leur trouille, croisons les bras pour assister à l'effet domino qui, parti d'un lieu quelconque de la planète, va bouleverser la belle entente capitaliste et financière ne servant qu'à ceci : rassurer à peu de frais toute démocratie que la démocratie révoluse.

La Chine et la Corée du nord, aux dirigeants qui n'ont jamais eu faim ni soif, n'ont jamais ri, n'ont jamais joui que des souffrances de leurs coolies, pourront résister quelques mois par la crainte qu'ils inspirent, mais guère plus de temps qu'il n'en fallut aux Tunisiens pour renverser le seigneur Ben Ali. Quant à nous, qui n'osons toujours pas nous remettre en question, nous risquons de sombrer dans un chaos sans nom. Du moins les Pinault, Arnault et Bolloré en jugent-ils ainsi, incapables qu'ils sont d'envisager d'autre entreprise que la défense de leurs fortunes. Aucune imagination chez ces gens, dont l'activité consiste à exploiter le burnous, la sagesse à dissimuler les magots qu'ils entendent conserver. Leur horreur viscérale de la pauvreté les scotche là où les guettent les marxistes-léninistes, là où les attendent les Castro, les Chavez et autres putois, autrement dit dans les

ténèbres de leur inconscient. Même chose du côté des sociaux-libéraux et sociaux-démocrates nourris des mêmes âneries, et dont notre président, ainsi que ses ministres et nombre de leurs pairs, en leurs hauteurs impressionnantes sont les représentants les mieux accrochés au bout de gras qui restera jusqu'à leur chute leur seule motivation.

Par les vertus de l'extension du chômage, de la baisse du pouvoir d'achat et de la colère qui en résulte, toujours est-il que renaît l'idée qu'il pourrait en aller autrement. Et, dans l'hiver libéral, ce pâle rayon de soleil renforce les doutes d'économistes convaincus des vertus du marché mais réalisant que J-M Keynes, cependant capitaliste et ne s'en cachant pas, n'avait pas tort lorsqu'il préconisait le contrôle par les États des flux économiques et financiers.

Ceux qui eurent tort, en revanche, et qui furent désormais les médias, concoctent à présent une contre-offensive censée sonner la fin d'une guerre des classes qu'ils pensent encore gagner. Et pour peu que les largesses publiques dont ils bénéficient ne leur apparaissent plus comme une enfreinte aux lois de la concurrence, leur horizon va s'éclaircir. Il leur suffira de jouer les humanistes et, sans pour autant basculer dans l'altruisme, de lâcher quelque oseille. Ces gens devraient cependant admettre qu'un tel revirement ne les conduira pas du côté de la banque, mais plutôt de celui d'un Jean-Baptiste Godin. Il faut dire que le bâtisseur du « Palais social » s'inspirait de Fourier, un précurseur du socialisme.

Par bonheur, la droite se leurre une nouvelle fois. Son seul moyen de repousser l'inévitable est de le tuer dans l'œuf... Ainsi, après avoir bataillé contre la prise en charge de l'IVG par la Sécurité sociale, elle en arrive à envisager un avortement autrement plus sérieux : celui de la démocratie. Ou mieux encore son enterrement, dernier palier à franchir pour s'assurer une victoire totale. Ceci fait, de *L'Horreur économique* mise en lumière voici vingt ans par la clairvoyance d'une poétesse, nous passerons aux verrouillages de 1984 et du *Meilleur des Mondes*. Si bien que les affaires pourront reprendre sans que de mauvais esprits ne puissent remettre en question le nouvel ordre mondial.

Comme il se doit, une telle entreprise, exigera que des prosateurs aux ordres, assistés d'hommes d'affaires avisés, occupent le terrain de la régression culturelle, ce qui n'est pas gagné. Déjà, nombre d'économistes atterrés se regroupent et résistent. Et pour peu que les rallient les petites mains de Lustucru et autres fleurons de notre industrie, leur attitude invitera à réexaminer l'Utopie, y découvrir la possibilité d'un futur.

Cependant, planteurs de cannabis et fumeurs de pétards ne sont pas les seuls à penser de la sorte. Il en va de même, notamment, de cinéastes hollywoodiens ayant à maintes reprises décrit la fin de l'égaré matérialiste. Si certains de leurs films, aboutissement de nos angoisses, offrent le spectacle du déclin de notre espèce, ils n'éteignent jamais la lumière. À croire que l'intuition se rie de la logique pour mieux émettre des

signaux d'alerte.

Quand bien même s'appuierait-il sur le prêchi-prêcha de quelque religion, le capitalisme relève de la logique arithmétique. L'argent des banques nourrit le monde industriel, la production par ricochet. Quant à la consommation, ainsi que le conçut Henri Ford lorsqu'il comprit qu'on ne vendrait aucune voiture à des péquins désargentés, elle se verra encouragée par la prospérité des personnels. Satisfaits, les salariés rendront à leurs employeurs une partie de leur salaire en achetant les produits qu'ils auront fabriqués, et ce sera gagnant-gagnant — enfin presque : si le patron s'enrichit un peu plus à chaque opération, le dernier de ses ouvriers se rend à son travail au volant d'une voiture flambant neuve mais promise au cimetière, qu'il lui faudra donc remplacer par une autre, puis une autre, et encore une autre.

Je mets en vente ce que vous produisez, vous me l'achetez et le consommez, puis le rachetez et le consommez une seconde fois, le rachetez une troisième fois, etc. Organisation sans faille, rapport on ne peut mieux équilibré entre capital et travail, encore que la concurrence contraigne le manager à jongler avec salaires et prix de vente. Les opposés allant de pair, toute augmentation du premier, provoquant une hausse du second, aura sur le commerce un effet négatif. Inversement, toute contraction du prix public entraînant soit une diminution des bénéfices, soit une contraction des salaires, on voit d'ici se crispier les

sourires. Devant un tel résultat, et pour notre malheur, les humanistes à la Jean-Baptiste Godin pourront aller se rhabiller.

Du temps de Ford, mécanicien qui institua le travail à la chaîne (l'ouvrier accomplissant les tâches confiées à présent à des robots), la concurrence inexistante ne pouvait nuire aux marges, ni ralentir ou stopper l'élévation du niveau de vie de la classe ouvrière. En notre époque de dérégulation à tout va, d'encouragement à la concurrence de chacun contre tous, on assiste en revanche à de tels défis que le coût humain de la production (salaires des ouvriers et de la maîtrise) ne peut que décliner. Mais pas seulement le salaire. Le financier voit venir le moment où ce que lui rapportent ses investissements va tendre à son tour vers zéro.

Pour contrer le phénomène, la seule solution est celle que préconise la Chronique Agora : investir au Bangladesh, en Papouasie ou au Butha-Buthe, pays où la main-d'œuvre bon marché permet au T-shirt assemblé sous la menace du fouet et de la gamelle vide (les deux se complétant sous l'œil du chefaillon à peine moins mal payé que ses ouvrières), de trouver place dans les rayons de nos hyper à la moitié de sa valeur. Il en résulte pour l'investisseur une marge appréciable, pour le client un article à portée de sa bourse mais pour le citoyen, tout avantage dissimulant un cactus, outre l'arrêt de la grimpe sociale quand ce n'est pas sa redescende au sous-sol, la fin du savoir-faire et la mort de l'emploi.

Ajoutons que l'investissement dans l'économie réelle disparaît au profit de la roulette, et nous arrivons à la crise des subprimes, puis à la crise du capital, laquelle s'avère à ce point gigantesque qu'aucun expert n'en aperçoit l'issue. Là-dessus, le dérèglement climatique se profile, et nous ne sommes plus confrontés à un mur mais à une falaise vers laquelle, à peine inquiets de la dégradation de nos conditions de vie, nous fonçons tête baissée. Au point que nous ne pourrions continuer à glisser dans les urnes des bulletins pour l'enfer.

Nous nous sommes fait avoir deux fois. Nous ouvrirons les yeux.

Si tout est affaire de savoir et de volonté, notre souhait de vivre au diapason du monde est affaire de conscience. De conscience de soi, de conscience de la Terre et de ses océans, de ses animaux et de ses parfums. Et de conscience de soi devant la beauté de l'arbre, de soi dans le système solaire, de soi dans l'univers... De la conscience d'un *soi* n'ayant rien à voir avec le *je* étriqué en lequel nous trouvons refuge, mais nous illuminant de l'infini que nous portons en nous.

En plus d'affirmer notre dignité face aux marchands du Temple, la quête de cet horizon sera désormais notre but, de même celui de ceux qui vont nous succéder.

Ce raisonnement cartésien, agrémenté de tours et détours du côté du marxisme, est on ne peut plus

respectable, mais ce n'est pas le seul. Il en existe d'autres, qui font appel à une manière à la fois plus globale et plus simple de déterminer, d'un point de vue historique, les raisons de la disparition inéluctable du capitalisme.

C'est vers cette voie mal explorée, si vous le voulez bien, que nous allons nous diriger.

9/01 – Le parti à la rose

À propos du Parti socialiste (au terme de socialiste préférons celui de solférinien, mieux adapté à son virage à droite), cette remarque en passant : ne pas confondre la sincérité de 30% de ses militants et le cynisme d'un état major qui les vouerait aux gémonies pour continuer de se moquer du monde.

Avec les solferiniens, donc, nous voici en bureaucratie, qui pénétrons dans l'antichambre de lieux cossus où des stratèges mal voyants, penchés sur les cartes des siècles passés, ne s'inquiètent pas des idées qu'ils n'ont plus mais de rentabilité politique de telle ou telle mesure, de l'investissement le mieux adapté à l'engrangement d'un maximum de voix. Ainsi, malgré que le trône républicain ait changé d'occupant, ce n'est pas à un renouveau que nous aurons affaire, non plus qu'à un quelconque projet d'émancipation populaire (on se fiche pas mal du peuple), mais au respect d'un donneur d'ordre unique : le Medef.

Au cours des dernières décennies, après avoir tenté de faire leurs les idées de Babeuf, de Marx et de Jaurès, les dirigeants embourgeoisés du PS ont transformé leur parti en une chapelle à ce point branchée que la voici passée de la faiblesse au renoncement. Dans de telles conditions, pas étonnant qu'une partie de ses troupes ait quitté ce parti pour fonder le Front de Gauche.

À propos de la place de ce cette nouvelle formation dans le paysage politique, le jour où elle parviendra au pouvoir, ce seront les débris de l'actuel PS qui formeront la droite. Au point que certains militants socialistes, attachés à leur idéologie mais consternés de voir leurs dirigeants s'incliner devant leur ancien adversaire, la finance, commencent à ruer dans les brancards.

Excepté par son aile gauche, le PS n'a donc plus rien à voir avec l'idéal socialiste dont il s'est longtemps réclamé. Pire encore, par son refus de tenir compte de sa minorité progressiste, il opte pour la politique de son prédécesseur : tout faire pour que personne ne cherche à séparer le vrai du faux. S'allier en conséquence à l'adversaire vaincu pour tenter d'écraser, avec l'aide des médias, un Mélenchon qui ne gêne pas pour lui fourrer le nez dans le contenu de son pot de chambre.

Pauvre PS, devenu à ce point traître à sa propre cause que l'UMP de Jean-François Copé, afin d'en détourner l'électorat qui n'y comprend plus rien, profite de la moindre occasion pour mettre tantôt Front de Gauche et PS dans le sac d'une même gauche impuissante, tantôt Front de Gauche et Front National dans celui d'un populisme hors d'âge. Égaré de la sorte, le citoyen devient victime d'un enfumage particulièrement tordu. Si par malheur il en reste aux sornettes officielles, il pourra dire adieu à ses attentes. Mais s'il reprend ses esprits, s'il s'affranchit de la politique mise en scène par les tâcherons du showbiz, il commencera à voir un plus clair dans l'embrouillamini en lequel on espère le piéger. Il démêlera le bien du mal, comprendra que la contre-

information et le bourrage de crâne agissent dans le sens du capital, pareillement le marketing et la publicité, et la même chose du point de vue de la banque, pareillement du PS.

Parallèle évident entre la monarchie d'autrefois et la pseudo-démocratie solferino-capitalistico-libérale, l'une et l'autre à ce point reluisantes qu'on peut douter, après la disparition de la première, de la survie de la seconde.

Fichu, le système ! Le vent de l'Histoire nous le chante à l'oreille

De la recherche argumentée, visée par les experts et paraphée par le gratin, mais difficile à saisir pour le citoyen trompé par les journaux de vingt heures, passons à l'analyse au feeling, d'un abord plus facile pour qui ne sait de quelle manière s'y retrouver mais que le bon sens, malgré la langue de bois, la langue de vipère et le matraquage utilisées par des élus veillant à leur avenir, n'a pas encore quitté.

Bien qu'un retour aux premiers jours de la Création (du moins au pithécantrope mué en Homo habilis, Homos erectus et suivants, attendant les uns et les autres que se poursuive l'évolution dont ils sont les jalons), n'éclairera qu'une partie du présent, commençons par un brin d'histoire.

Tiré des Écritures, à mi-chemin de la légende et de la réalité, un récit parmi d'autres mérite qu'on s'y attarde. Celui de la parabole du Veau d'Or, illustration on ne peut plus parlante de l'aliénation que provoque l'argent.

Passons outre à la grimace de camarades ne batifolant guère du côté du divin. La seule vue d'une croix les accable, et s'ils préfèrent de loin, outre la contemplation de la faucille et du marteau, l'étude et l'analyse du Capital, ouvrage essentiel à leurs yeux (ce

en quoi ils voient clair), plutôt que la lecture du Livre (qu'ils en soient blâmés), ils trouveraient dans les pages de la Bible de quoi les éclairer, les ouvrir aux symboles, assouvir leur besoin de connaissance, nourrir leur réflexion. Ils se rendraient alors compte que rien ne les sépare de ceux des chrétiens qui n'ont besoin ni d'encens ni de sermons pour parvenir à la vision du vrai. Tout est affaire de point de vue, d'éclairage, de disposition à se plonger dans l'obscurité pour mieux atteindre la lumière.

Marxistes, libres penseurs et croyants travaillent à un monde où triomphera le bien et dans lequel hommes et femmes, cessant de s'entredéchirer, se rejoindront dans l'égalité, la fraternité et la paix, parfois même l'amour. Évidemment, le croyant ne perçoit cet éden qu'au-delà mort — conte à dormir debout aux yeux des matérialistes, encore que certains devinent en Marianne une réincarnation laïque de la Vierge Marie... Mais laissons cela de côté, revenons au Veau d'or, parabole où chacun trouvera matière à réflexion.

Tandis que Moïse s'en est allé sur la montagne, les Hébreux délivrés depuis peu du joug de Pharaon mais restés attachés aux coutumes égyptiennes, rassemblent leurs bijoux, les placent dans un creuset pour ensuite, sous la direction d'Aaron, le frère de l'absent, les fondre en une imitation d'Apis. Il en résulte la statue d'un veau qu'ils fêtent en une bacchanale d'autant plus endiablée que le Malin est de la partie, qui les ramène à une idolâtrie dont leur sauveur et leur guide avait espéré les soustraire.

S'il ne s'agit là de la manière qu'ont nos congénères de se comporter face au pouvoir et à l'argent, de se soumettre à un consumérisme destructeur, eh bien s'il s'agit d'autre chose, que personne ne se gêne pour le dire. En attendant, voici une question apte à unir croyants et mécréants : derrière quels artifices nos tentateurs, spéculateurs et parasites devenus ce qu'ils sont par la vertu d'héritages et de placements, adorateurs à leur tour de la matière du Veau, pourront-ils se cacher pour échapper au courroux de Yahvé, à moins qu'il ne d'agisse de la fureur des hommes, à moins que l'un et l'autre ne se confondent en une seule et même divine colère ?...

« Et rebelote la messe » grogneront les camarades pour lesquels Dieu n'est qu'un leurre, les Écritures une fable composée par quelque plaisantin, quelque polichinelle cherchant à rassurer l'enfant, à lui éviter les sujets de la naissance et de la mort, auxquels on ne sait d'ordinaire que répondre... Entendu, frères et sœurs, mais ce chapitre de l'Exode est autre chose qu'une fable. Qu'on se dise que peut-être, assurément, sans doute, le terme de Dieu cache autre chose que la croyance en un créateur veillant à maintenir tout un chacun dans la piété, l'obéissance, les cierges et les dorures dont toute religion aime à parer ses temples. Au lieu du terme de *Dieu* on pourrait employer celui d'*esprit*, mieux adapté à notre faculté de manier l'abstraction, de nous déplacer dans le virtuel tout en gardant les pieds sur terre, du moins le tentons-nous.

Par le moyen de l'image littéraire, la parabole en

général, et particulièrement celle-ci, est la meilleure manière d'ouvrir l'innocence à des notions difficiles à saisir. Glissant en l'auditeur le germe d'un savoir qu'il saisira plus tard, l'évocation imagée le conduira à la compréhension. S'adressant en même temps au lettré, agissant sur ses facultés par la puissance et la beauté du verbe, elle ranimera en ses tréfonds des écho anciens, ouvrira sa conscience à ce qu'illustre la fable dont il appréciera la vérité avant de la faire sienne, et dont il couvrera la flamme.

Concernant la morale de l'histoire, et dans la mesure où le noir ne se conçoit sans le blanc, ni la pensée sans le mystère qui l'environne, difficile de s'orienter vers le silence en laissant de côté le vacarme, ou vers le blanc en ignorant le noir, ou vers la moindre idées en feignant d'ignorer son contraire. Ainsi, le vrai ne peut-il exister sans le rêve, et toute radicalité s'avère grotesque. Si, en toute bonne foi, nous choisissons la gauche de préférence à la droite, sachons que la seconde ne cessera de nous interpellé.

Si la gauche invite à laisser le passé derrière soi, à se projeter vers le futur, à se porter vers l'aperçu d'un double dont on devine la présence en soi, et vers lequel on se dirige, la droite à l'inverse conforte dans l'idée qu'on doit rester tel que l'on est, ne désirer que son enracinement dans une réalité loin de laquelle on serait en péril. Satisfait de son sort, on se prend alors de passion pour l'argent qui rassure, pour le pouvoir qui protège, pour le matérialisme préservant du doute, en un mot pour le Veau. Et si le matérialisme, en son

refus de suivre l'utopie, incite à transformer en certitude la vérité de passage, il pousse en même temps à rejeter la chimère, jugée dangereuse par ceux-là même qui la redoutent. Le matérialisme et le capitalisme (autrement dit la droite), en leur refus de tout vagabondage, se verront alors défendus bec et ongles par les gardiens du Temple. La gauche au contraire, en ce qui la lie à l'illumination des origines, au Verbe avant que ne l'aient souillé le pouvoir et l'argent, se révèlera plus proche de cette humanité que nous avons tant de mal faire nôtre mais dans que nous sommes appelés à conquérir sous peine de disparaître.

Pour qui se considère en devenir, la droite est à fuir. La gauche l'est autant aux yeux des gardiens de l'ordre, à l'aise dans l'étroitesse de leurs meurtrières. En même temps, les protecteurs de la bien-pensance acceptent en rechignant certains enseignements du Livre, à commencer par le partage de ce qu'offrit l'Éternel. Il serait donc normal que le paradis chrétien rejoigne celui, en apparence illusoire (mais en apparence uniquement) dont se berce le communisme. Et tant pis pour la bonne conscience que ces propos maltraitent.

Victoire envisageable d'une des deux approches ? Ce n'est pas là le problème.

Le problème réside en l'obstacle auquel, depuis peu, se heurte l'humanité sur le chemin de son évolution, obstacle qui ne se trouve ailleurs qu'en elle-même, en son élévation spirituelle —non plus en sa croissance matérielle puisque, parvenue à sa taille adulte, elle ne peut désormais se développer que par l'esprit. Et cet

obstacle provient en partie, à l'égard de la foi qui la rassemblait hier dans ses certitudes, d'une désaffection qui l'a conduite, en moins d'un siècle, à se vautrer dans un matérialisme dont la vacuité la ramène à ses peurs primitives.

La tragédie qui se joue sous nos yeux entre le bien et le mal, le joyeux et le corrompu, réclame qu'on se réapproprie le verbe ayant conduit à la constitution de nos sociétés : d'une part celui de la Bible, de l'autre celui de Marx, tous deux nous amenant aux sources de la pensée occidentale. Aux propos du Christ adjurant d'aimer son prochain ont acquiescé non seulement les croyants mais aussi, en leur combat pour l'émancipation de leurs semblables, Robespierre, Saint-Just et tous les hommes, toutes les femmes ayant entrepris de nous guider. Derrière le Moïse courroucé de l'Ancien Testament sont appelés à se rejoindre marxistes et chrétiens, à se réunir les gardiens de la flamme ayant permis à l'homme de ne jamais reculer.

À propos du Verbe, il nous faut éclairer cet autre épisode biblique, tout aussi important que le Veau pour la compréhension du présent : la malédiction qu'eurent à subir les bâtisseurs de la tour de Babel, autrement dit le courroux qui les en chassa — non par la foudre, mais par le mécanisme transformant un langage entendu par tous en une succession de sons n'ayant aucun sens. Si bien qu'architectes et tailleurs de pierres, maçons et gâcheurs de mortier, incapables de se comprendre, se virent contraint d'abandonner

l'ouvrage par le moyen duquel ils entendaient s'élever vers le divin. Dans un abandon identique, pour de semblables raisons, se trouve aujourd'hui notre construction spirituelle.

Si les cellules d'un organisme ne parviennent à se coordonner, si l'équivoque se glisse en chacun de leurs échanges, si la suspicion vient saper la confiance, multiplier les interprétations et brouiller le réel, comme c'est aujourd'hui le cas, toute progression devient impossible. Au point que nombre de citoyens préfèrent ne plus intervenir dans les affaires de la cité, c'est-à-dire s'abstenir de donner leur avis, ne serait-ce que dans le secret d'un isolement.

Il faut avouer que l'esprit est de nos jours mis à mal par les mensonges du pouvoir, et que les pollutions de l'eau, de l'air et de la terre reflètent le peu de cas que l'on fait de lui. Si l'être humain entend survivre au débordement de ses poubelles, aux pesticides envahissant son assiette, à la chimie étouffant ses gamètes, qu'il oublie les futilités vers lesquelles on le pousse et se plonge dans l'examen de sa personne. Or, la majorité de nos concitoyens ne se soucie que d'apparence. Tant que les affaires marchent, tant qu'un euro misé au casino en rapporte cinquante, et tant qu'on a de quoi nourrir l'usine à gaz, qu'a-t-on à se ronger les sangs ? Restons devant nos téléviseurs, les marchés veillent sur nous.

Cette question cependant :

Quand un linceul, bactériologique ou autre nous recouvrira d'un voile noir, que vaudront un dollar, dix dollars, mille dollars ?

14/01 – Du côté de l'investissement

“La Chronique Agora“, découverte alors que je me rendais sur un site ami, m’a réchauffé le cœur. Qu’il est bon, dès le premier coup d’œil, de savoir que des gens désintéressés veillent sur votre patrimoine, votre argent, votre avenir, et se dévouent pour vous conseiller.

Éditorial enrichissant :

- L’année qui débute marquera un tournant dans l’Histoire. Notre pays va voir sa note baisser, son rang passer à la énième place. Il pourrait même connaître un second mai 68, voire revivre un mois de juillet dans le fracas de la révolte.*
- La démagogie du PS exigeant, pour le remboursement de la dette sarkozienne, qu’on sacrifie la classe moyenne, la route menant à reculons vers un soi-disant redressement va nous conduire au pire.*
- Plans sociaux, mesures fiscales drastiques et faillites en cascade vont figurer dans les prochaines actualités.*

Mais rassurons-nous, ainsi que suggéré, plusieurs moyens de s’en tirer.

-Le premier : troquer au plus vite ses actions contre des investissements dans les zones de croissance.

-Le second : accumuler de l’or, du vrai, du métal.

-Le troisième : se concentrer sur l'énergie, les métaux rares, les matières agricoles.

-Le quatrième enfin : l'acquisition à prix promotionnel de "La Stratégie de Simone Z", ouvrage où l'on trouvera conseils et analyses.

49 € en téléchargement.

Pas de chance, mon bouton "commander" ne commande pas.

Face-à-face Cahuzac - Mélenchon. Bien entendu, de par mes opinions, je me sentais plus proche de JLM que de JC. D'autant que ce dernier se trouve si joliment dans le viseur du fisc qu'on peut douter de sa probité. Quoi qu'il en soit, je reconnais que le ministre fut assez offensif pour tenir tête à l'homme qui met une énergie considérable dans le rassemblement de la gauche, du moins celle qui se bat pour autre chose que des babioles.

Porte-parole de Solférino, Cahuzac affiche d'emblée des idées de droite. Confronté au sans-culotte qui lui tient tête, il défend bec et ongles la mécanique conçue par cinquante ans d'une reculade dans laquelle s'était impliqué Mitterrand, et que prône à son tour notre bon président. En gros, nous assistions à la lutte éternelle entre espérance et insolence, Don Quichotte et moulins à vent. À moins qu'il ne se fût agi, en fait de moulins, d'aveuglement au garde-à-vous devant le vide.

Joute verbale apparemment sans issue, sans possible victoire ni défaite. Pourtant, nombre de téléspectateurs durent se réjouir lorsque fut lancé :

« La rigueur ? Ah, camarade Cahuzac, vois ce quelle manière elle profite à la Grèce ! Et tu voudrais l'appliquer à la France ?... »

Non, Mélenchon, tu n'es pas le clown auquel te compara l'admirateur de sa propre grandeur. Tu en es le contraire. Et malgré tes défauts — ou en raison de ceux-ci — nous sommes nombreux à t'écouter, t'entendre et te rejoindre.

À nous d'inverser le mouvement menant nos sociétés au désastre

(...) notre monde semble une mécanique sur le point de casser, un train filant vers le malheur.

Dans la locomotive se tiennent les rois, les présidents et les milliardaires. Ils voient tous le danger mais n'ont pas le courage d'appuyer sur le frein, de s'arrêter, de réfléchir un seul instant. Si l'un d'eux s'avisait de le faire, les autres le jetteraient par la fenêtre. Car ils savent tous que si le train s'arrête ils n'auront plus le pouvoir.

Pendant ce temps, dans les wagons voyage une bande de ouistitis qui se demandent où ils vont, et qui commencent à s'effrayer car le train va si vite qu'ils n'ont pas le loisir de voir les paysages, ni de profiter de la vie.

Cet équipage emporté par la course au Veau d'or, c'est vous, c'est moi, ce sont tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants de la terre.

Je ne dis pas cela pour vous effrayer. Je dis cela pour que vous soyez prêts, quand le train déraillera, à vous aider à sortir des wagons fracassés. Pour que vous tendiez une main secourable à votre frère et à votre sœur, à votre voisin, à la famille restée coincée dans le train du malheur.

Cette nuit, songeant à cela, je vous ai si bien devinés dans les ferrailles tordues que je n'ai pas dormi.

C'est alors que cette phrase m'est revenue à l'esprit. J'ignore qui en est l'auteur, celui qui me l'a rapportée ne le savait pas non plus :

L'argent est le dernier ricanement du singe^[1]

Ces quelques mots adressés aux enfants donnent à entendre que l'argent représente la mare envasée qui va nous engloutir. Pour la raison qu'il est lié au pouvoir, ce dernier le serait lui aussi. Du coup, le seul examen de l'un d'eux suffit à débusquer un mal qui n'a que trop sévi.

Depuis que chaque peuple (excepté le peuple palestinien, tenu en réserve d'un prochain conflit) vit à l'abri de frontières reconnues, les guerres de conquête ayant jalonné notre histoire sont devenues improbables ; de même les guerres idéologiques et religieuses qui n'ont occasionné que ruines. Mais il est des rivalités qui s'y sont substituées, avec pour motifs principaux les matières premières, pour objectif l'appropriation des richesses du sous-sol, sans oublier celles que constituent le blé, le maïs et le riz. Non plus que l'eau, dont les multinationales veulent s'attribuer l'exploitation et bien sûr les profits — tout cela représentant des montagnes de dollars que le capitalisme entend se mettre dans la poche, déduction faite des quelques miettes jetées aux domestiques et aux politiciens lui offrant les créneaux depuis lesquels, de ses organes électroniques, il observe, écoute, suppute et planifie.

S'il pense gagner dans les années à venir, comme

l'affirma Warren Buffett, le duel l'opposant à la multitude exploitée, il est encore trop contesté pour engager la dernière manche à visage découvert. Il lui faut se montrer discret, cacher ses intentions derrière de belles paroles. Il lui faut également appâter le technocrate placé en première ligne pour compliquer ce qui est simple, ajouter des tuyaux, multiplier les bifurcations, si bien complexifier l'ensemble que personne ne pourra emprunter d'autre voie que le chemin balisé. Et c'est ainsi, partant d'une communication totalitariste, d'un tripatouillage éhonté de l'information, en bref de manipulations dignes de Satan, que réapparaît l'allégorie de la tour de Babel.

Quand bien même disposerions-nous des logiciels, les plus performants, la traduction d'un texte de Molière dans la langue de Shakespeare, puis de celle-ci dans le parler de Confucius (et l'on pourrait continuer par le serbo-croate, le bengali, le bahasa melayu et faire dix fois le tour du monde), n'importe quelle traduction, donc, nous confronte à la fragilité de nos constructions mentales. Comment ne pas réaliser que toute opinion traduit l'éducation reçue, et que l'éducation résulte des moyens par lesquels les pouvoirs s'efforcent de freiner, bloquer ou dévoyer toute spontanéité ? De plus, si l'on ajoute à cela la propension du poète à chercher le mot juste tandis que l'énarque préfère le rail de la logique marchande, le publicitaire le maquillage et la supercherie, et que ce sont ces deux derniers qui se taillent la part du lion, on réalise que se comprendre entre voisins relève du tour de force. Si bien qu'au

verbe, dont la rigueur favorise le jugement, s'est substituée une jacasserie utile aux manipulations de toute sorte.

Ainsi l'antisionisme, confondu avec l'antisémitisme, condamnable donc. Pareillement l'idéal socialiste, réduit au repoussoir du stalinisme.

Désignant les dégâts engendrés par la nouvelle gouvernance, et insistant à plaisir sur le mot *socialiste*, « la gauche retardera toujours d'une guerre » déclarait après la défaite de son camp une ex-pointure de l'ex-majorité.

À l'entendre, on pouvait croire que ce personnage confondait l'immeuble cossu de la rue Solferino, bastion des socio-libéraux, avec un ancien atelier des Lilas, Q.G. de la gauche de combat. Or, il n'en était rien. En politicien avisé, intéressé au premier chef par sa revanche, ce n'est pas par hasard qu'il fourrait dans le même sac un PS résolument passé à droite et les forces fidèles aux idées de Jaurès. Son véritable repoussoir, en effet, n'est pas la soupe à la Hollande, lequel suit la même voie que lui tout en feignant le contraire, mais Hollande en personne, et bien sûr le Front de Gauche dont les propositions peuvent enlever la majorité des suffrages et le renvoyer, lui et ses idées à deux sous, en compagnie de Flamby loin des dorures dont il aimerait tâter. Et ces termes de "gauche" et de "socialisme", auxquels plus personne ne peut donner de sens, ne seront bientôt plus compris que par les initiés. Quant à l'homme de la rue, il en viendra à se réclamer du *tous-pourris*, du *qu'on-est-bien-chez-soi*

entretenus par le FN.

Pourquoi se diriger vers l'isolement ? Mieux vaut chatouiller le gardon jusqu'à l'heure de la soupe, allumer la télé et hausser les épaules : « Tous pourris ! » Lequel tous-pourris n'aura favorisé que l'abstention, autrement dit la démission du peuple, le couronnement de Big Brother.

Profit supplémentaire pour notre candidat, l'échec probable du Parti socialiste le servira d'autant mieux que le Front de Gauche, rejeté par l'opinion dûment manipulée, ne fera pas le poids pour ramener Solferino sur le chemin du socialisme, non plus que pour le devancer. Du moins le laisse-t-on croire. Car cette gauche de renouveau, soit disant à la traîne du Parti communiste, qui plus est confondue avec un PS ô combien pitoyable, pâtira elle aussi de l'image peu glorieuse de ces deux frères ennemis.

Les godillots de Hollande, s'ils refusent de tourner le dos à leurs éléphants, ne pourront plus longtemps se prétendre de gauche. Et s'ils continuent de conforter des millions d'électeurs dans le tous-pourris de la famille Le Pen, ils porteront la guigne à ceux qui luttent pour rassembler des forces d'émancipation, leur redonner confiance, les extraire du borborygme où les précipitèrent Staline et ses clones, les laver de la honte dont les couvrirent les Blair et Papandreou, modèles de notre président.

Tant que nous permettrons à ces élégances de distiller leur fiel, tant que nous n'aurons pas démasqué les

fraudes et falsifications, nous resterons dans l'insignifiance et la frustration.

Sans socialisme, la république est vide, déclarait Jean Jaurès. Cent ans après, à une époque où se juxtaposent, parallèlement à l'accès d'une partie de l'humanité à un niveau supérieur de conscience tandis que l'autre pèse de tout son poids le frein, jamais cette affirmation ne fut plus actuelle. Hélas, comme le prouvent les gardiens de l'idée fausse, les architectes de la crise, les bonimenteurs et vendeurs de vessies et lanternes, elle demeure inaudible.

Mais comment peut-on refuser de comprendre, comment peut-on regarder ailleurs alors que la maison s'embrase, que la locomotive prend le mors aux dents et qu'aucun pompier ni aucun énarque ne parviendront à la stopper avant qu'elle ne déraile ! Le pire de tout ? Tandis que le productivisme éructe, jette aux ordures ce qui est bon et beau, l'espèce humaine d'applaudir à grand bruit au rêve que lui offre l'argent sur les terrains de football...

Ne baissons pas les bras. S'il est facile d'accuser l'industrie de ne pas se soucier de la pollution qu'elle engendre, de déclarer coupable l'agriculteur déversant sur ses terres les poisons que nous retrouverons dans les biberons de nos nouveau-nés, il serait faux d'en faire porter la responsabilité au seul capitalisme. Américains, Européens et Russes, Indiens et Chinois, tout le monde y est allé de son génie pour polluer,

dérégler, engendrer en finale un maelstrom de catastrophes parmi lesquelles la réduction de la calotte glaciaire, la multiplication des cyclones, des inondations et, couronnement ce cet ensemble, des périodes de sécheresse. Et s'il est un coupable à traîner en justice, il ne s'agit ni de Yahvé, créateur de la vastitude, ni de quelque mauvaise étoile, mais du productivisme. Autrement dit de la poursuite du mécanisme mis en route pour tuer un maximum de gens lors des derniers conflits, puis recyclé en machine à produire, produire à l'infini, consommer jusqu'à la nausée. Tout cela signifie que le coupable n'est autre que sapiens.

Puisqu'il en est ainsi, et puisque nous le savons, pourquoi nous acharner à creuser notre tombe, pourquoi ne pas inverser la vapeur ?

La réponse vient d'elle-même : s'il ne tenait qu'aux esprits éclairés de redresser la barre, le problème se réglerait de lui-même. Hélas, depuis que la moindre décision se concocte entre lobbyistes, nous naviguons en marche arrière. Et ce sont les tenants du pouvoir, les énarques accrochés à leur os, la soi-disant élite qui ne conçoit que ce qu'elle a sous le nez et qui en sus, les financiers veillant à son obéissance, notant les nations selon leur bonne ou mauvaise conduite — triple A, double B, C pointé, etc. —, tous les Moody's, Fitch Ratings, Standard & Poors et autres arrogances qui la châtient au premier pet de travers en la rétrogradant de BB+ à CC-, ainsi que pratiqué en Grèce, eh bien c'est cette élite qui nous donne à choisir entre

l'acceptation de bas salaires et le chômage à vie.

Si notre écosystème s'effondre, la responsabilité en reviendra au matérialisme, en conséquence aux régimes ayant prôné cette seule façon d'appréhender le monde : le capitalisme anglo-saxon et le communisme stalinien, autant dire les deux formes d'un même cauchemar : paillettes et illusions d'un côté, dogme et goulag de l'autre. Sans oublier la *bombe* chargée de maintenir les nantis en alpha, les travailleurs en bêta-ou pire, et le pire est à nos portes.

En 1990, le despotisme stalinien est tombé de lui-même et le dogme matérialiste, sans coup férir, s'est rué sur le monde libre. L'évidence que le Marché allait tout réguler a remplacé la croyance en l'infaillibilité du petit père des peuples à l'Est, en la vertu démocratique à l'Ouest. Et ce fichu marché, non content de s'imposer dans nos pays, a pénétré la Chine, la conviant au banquet de la toute-puissance. L'Empire du Milieu cependant, tenant d'une main le gourdin et de l'autre la carotte, osant la synthèse du baigneur et de la fortune, ne pourra perdurer que tant que son armée, protectrice des magouilles, se soumettra au PCC (Parti communiste chinois), lui-même à genoux devant le Veau.

Mais ce collectivisme à rebours et ce capitalisme débridé ne pourront se maintenir que par un tour de vis doublé de la pose d'un bâillon. En conséquence, tant que le profit tiendra les rênes, l'humanité ne pourra que guetter l'explosion de sa chaudière, la pulvérisation de sa locomotive, le déraillement de son

train de vie. S'accomplira alors, mieux encore qu'à Fukushima, le ménage de printemps auquel personne ne voulait se résoudre.

L'immobilisme actuel, au sein d'un univers en constante expansion, ne pourra cependant perdurer. Là se situe notre chance, celle en même temps de l'Europe et du monde si le monde et l'Europe daignent recouvrer l'esprit, couper les moteurs du désordre, s'engager vers l'inexploré au lieu de rester au cul de pachydermes ne pouvant comprendre que rien jamais ne s'arrête : ni le développement des utopies, ni la descente aux enfers.

27/01 - Respect à tous

La décision d'accorder aux homosexuels la possibilité de s'unir traduit l'acceptation des différences, et qu'elle offusque une poignée de bien-pensants nous laisse froids. Tandis que nombre de familles, sous la houlette d'une égérie dont le prénom, Frigide, traduit la motivation, défilent avec poussettes, enfants bien tenus et biberons sur les Champs Élysées, la majorité des Français se déclare d'accord avec la loi. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne pas se réjouir d'une décision qui, telle l'autorisation de l'IVG, permettra à une minorité de mieux vivre.

Souvenons-nous au passage qu'une grande partie de la droite s'était à l'époque dressée contre une telle mesure, mais le problème est ailleurs.

Le problème est que le peuple français, tandis qu'on le mène en bateau avec les pour- et les anti-mariage gay, risque d'en oublier le chômage, la baisse de son pouvoir d'achat, l'assombrissement de son horizon. Et tandis que radios et télévisions s'attardent sur le sujet, l'accord syndicats-patrons, ou pacte solferino-medefien, est passé sous silence. Il semble en effet préférable de ne pas s'étendre sur le sujet, des fois que les rares syndicats restés loin des dessous de table s'organisent et succèdent, sur la plus belle avenue du monde, aux croisés de la sainte famille. Et qu'ils profitent de l'occasion pour

mettre en lumière, à propos des liquidations de Mittal et du thé Éléphant, l'idéologie qui les encouragea.

Là se situe ce dont accouche le socialisme à la sauce libérale : sous l'œil ému du patronat, le grignotage d'acquis péniblement conquis, suivi de leur liquidation.

La république conduit au socialisme, devinait Jaurès. Alors pourquoi, cent ans après, le socialisme demeure-il aux abonnés absents ?

Si la question va droit au but, la réponse devrait se formuler rapidement. Or, l'analyse qui va suivre conduira le lecteur à des tours et détours fournissant malgré tout la réponse.

Plusieurs raisons à son absence, et d'abord celle-ci : en général, on redoute ce qu'on ignore. Ainsi, n'en ayant jamais rencontré un seul sur le chemin de l'école, le bambin s'épouvante dès qu'on en prononce le nom — *le loup, hou, hou, le LOUP !...* Pareillement, nous constatons chez nos semblables, qu'ils soient de droite ou de gauche, la même propension à se méfier de l'inconnu. À se garder comme hier des portos et ritals (étrangers venus manger notre pain), à présent des arabes (peu catholiques) et des Roms (pilleurs de poulaillers).

C'est d'un même phénomène de rejet dont souffrirait le socialisme, jugé d'autant plus redoutable qu'il n'a jamais vu le jour. Les républiques soviétiques en furent l'envers exact, comme le furent le national-socialisme, le maoïsme et les démocraties "populaires". Ainsi, nous pouvons comparer la vision que nous en avons à celle de la République vue par l'Ancien Régime : « Aucun peuple ne saurait se diriger seul,

impossible de se passer d'un roi, », pérorait la noblesse... Cela pour constater que l'habitude tend à maintenir en place tout système en déclin, qu'il soit monarchiste et rural comme le fut la nôtre, ou libéral et urbain ainsi qu'il est devenu.

Si, en un siècle et demi, la république s'imposa malgré tout, il risque d'en aller de même du socialisme. Encore faut-il prendre en compte le fait que notre République n'est que la parodie de celle dont les principes s'esquissèrent sous la Révolution. Hautement perfectible nous semble-t-elle deux cents ans plus tard, d'autant que les répressions de 1848 et 1871 semblent l'avoir foudroyée alors qu'elle se dirigeait vers le socialisme.

Seconde explication : prônant de principe de partage que peu de gens pouvaient admettre (bourgeois en premier lieu), le socialisme dressa contre lui tout ce que la société comportait d'enfants de chœur. Il faut dire que personne ne s'indignait à l'époque de l'abondance dont bénéficiaient les plus riches : ni le banquier, ni le maître de forges, non plus que l'aristocrate, non plus que le miséreux — celui-là ne faisant aucune différence entre le lard et le cochon, ne comprenant non plus que le seigneur lui permettant de laper sa soupe était celui-là même qui le tenait en laisse. Il faut dire que s'étaient imposées les manières de penser d'époques où le hobereau, veillant sur le menu fretin chargé de son entretien, mettait ses écuries à sa disposition sitôt que tonnait le canon. Image gravée dans les esprits que celle du puissant

dont on se doit de respecter le cheval.

Troisième raison : dès le Second Empire, la droite devenue républicaine s'est arrangée pour vider de son sens le terme de socialisme en le maquillant (ces *partageux*), puis lui prêtant de revendications à n'en plus finir (tu leur donnes un œuf, ils réclament un bœuf), métaphores engendrant le même effroi que le *canis lupus*. Ainsi la droite ne manque-t-elle jamais l'occasion de pointer du doigt, le jour où s'envisage la nationalisation d'une entreprise dont elle s'estime propriétaire, de pointer donc, sans voir ce qu'il en est de son côté, les exploits de Staline et Mao en matière de droits de l'homme. C'est donc avec bonne foi qu'elle glisse entre les dents du socialisme la lame ensanglantée de la terreur.

Dernière explication : les agissements des socialistes eux-mêmes.

Encombrés de feu leur idéologie, privés de la colonne vertébrale qui les maintenait verticaux, les voici multipliant les impairs. En la personne d'un fieffé menteur, le seul d'entre eux à pouvoir tenir tête au loup républicain, voyez-les s'efforcer de mettre à mal le seul adversaire qu'ils redoutent (en vérité l'irruption de leur conscience dans leur autosatisfaction), faire du pied à la droite, rejeter la lutte des classes et se rallier les patrons du CAC, de loin plus importants que les gagne-petit de la classe ouvrière. Mais rien que de normal à une telle attitude : le bobo fier de lui ne

confond pas sa serviette repassée avec les chiffons qui servent d'essuie-mains aux ouvriers de Florange.

De toute évidence, le résultat du prochain scrutin va leur rester en travers de la gorge. Mais pour l'instant l'existence leur sourit. Passés sans coup férir de l'époque de Zola à celle de Bernard Tapie, de la blouse élimée au costume impeccable, ils s'engagent aux côtés de l'UMP dans un semblant de lutte contre ils ne savent trop quoi. C'est ainsi qu'ils se lancent à leur tour dans la réduction de services publics dispendieux, de salaires insensés, de pensions de retraite dépassant le supportable, de frais de santé surréalistes, en bref de tout ce pour quoi ils se sont battus du temps de leur jeunesse ; et qu'ils s'engagent, serviteurs à leur tour du dollar, dans un combat osé : via des mesures d'austérité prises en dépit de la grogne populaire, celui du redressement des comptes publics, dans le même temps celui de la lutte contre la récession qui s'ensuivra, la régression humaine qui en sera le résultat ne les inquiétant pas. Tant que le capital les soutient, tant que le Medef leur déroule le tapis, pour quelles raisons s'en feraient-ils ?...

Courageux PS, entré dans le troisième âge avant d'avoir été majeur... Et glorieux PS, qui se fiche d'entraîner à sa perte l'ensemble de la gauche. À l'image de ses pairs, il a gagné l'Annapurna de la compromission, le voici dans les nuages.

Pour la gauche de combat, cet affaissement moral semblera une aubaine, mais ce sera le contraire. La trahison, le retournement de veste avant le coup de

balai qui ne manquera pas de se produire, en plus de figurer un crachat à l'intention de son propre électorat, freine l'expansion de l'idée progressiste. L'Histoire s'est remise en marche et les citoyens, comprennent que la majeure partie de l'élite rame à contre-courant de ses attentes. Et pour peu que l'opinion inclue le PS dans cet *établissement* porteur de tous les maux, et avec lui le Front de Gauche, ce sera tout bénéfique pour le Front national.

Nous comprenons à présent pourquoi le socialisme des origines, dont la réapparition inquiète plus encore les stratèges du PS que ceux de l'UMP, continue d'effrayer ; et pourquoi, alors que les plans sociaux devraient réveiller les consciences, le passage au socialisme s'avère on ne peut plus improbable.

Seules lueurs d'espoir : les révolutions arabes reflètent l'universalité de ce que nous éprouvons nous-mêmes, distillent un rouge qui nous ouvre les yeux. Ici comme là-bas, la pourriture, la forfaiture et le mépris seront balayés, la justice reprendra ses droits... Et nous voici en phase avec cœurs arabes, les cœurs africains, les cœurs d'Amérique du Sud. Et que l'Europe fasse mine de ne rien entendre ne nous importe plus. L'Europe est à refaire, le monde est à refaire, et nous les referons.

Revoyons nos ancêtres des premiers jours, sentons la volonté sous leurs relents de fauve. Ils ne bénéficiaient d'aucune de nos techniques, mais c'est en s'attachant à leur étoile qu'ils nous permirent cinquante mille ans

plus tard de poser le pied sur la Lune. Alors, plutôt que de nous engager sur la voie sans issue de la consommation, retrouvons leurs vertus de pétrisseurs et de bâtisseurs. La vie est favorable à qui l'empoigne. Elle a nourri le cerveau de Cro-Magnon, elle nourrira le nôtre.

D'aucuns vont s'insurger devant cet argument : une entité veillant sur nous ! Ils y verront la négation de notre liberté, et n'auront ni tort ni raison.

Si l'expérience nous permet de connaître d'avance le devenir d'un nourrisson, conçu pour ressembler à ses parents et non à un moustique ou un chat, rien ne s'oppose à ce qu'il en aille de même de nos nations. Considérons donc ceci : tant aux plans individuel que collectif, nous n'avons désiré ni remis en question l'existence qui nous fut donnée, et pas plus que nous avons eu notre mot à dire lors de notre conception, nous ne l'aurons dans le passage du passé que nous allons représenter au futur devenu par la force des choses le présent de notre descendance. Pareillement, nos amours traduiront, comme chez tout être vivant, l'obéissance à l'instinct de reproduction, doublé chez nous, en vertu de l'étincelle d'humanité sans laquelle nous ne serions que des brutes, à l'appel du lointain, de la globalité, de l'infini.

Si chacun aspire à la liberté, si chacun se révolte sitôt qu'elle se refuse, c'est que la liberté est le moteur de l'ascension vers une conscience plus large, ouverte à

l'univers. Or, à quoi assistons-nous en cette période critique ? Alors que nous possédons tout ce dont n'auraient rêvé nos parents, nous nous sentons sombrer dans une régression dont nous voyons à peine à l'ampleur. Comme si l'obligation de consommer et accumuler nous avait en un demi-siècle non seulement tenus à l'écart du rayonnement de l'esprit, mais persuadés de nous en protéger par une pléthore de règlements, de normes, de codes et de sens uniques — en un mot par la multiplication de processus réservés d'ordinaire aux automatismes, c'est-à-dire à l'inverse de ce que réclament conscience et liberté.

Ce qui nous fait défaut, à nous qui accédons à la santé, à la satiété, en bref à tout ce que nos ancêtres n'osaient désirer, tient à peu de chose, à rien si l'on y réfléchit, en vérité à l'essentiel, au BONHEUR. *Au simple bonheur.* Or, comme le comprit voici quarante ans le Dr Alexander Lowen, inspirateur d'une thérapie nouvelle à son époque, le bonheur ne peut provenir de possessions aussi précieuses soit-elles (il s'agirait alors de satisfaction), mais de sa propre progression, autrement dit de la conscience de croître. Et nous le constatons : alors que l'enfant, au cours de son développement, traverse une période radieuse, nos sociétés nous paraissent à bout de souffle. Elles ont cessé physiquement de se développer et leurs élites, au lieu de les encourager à s'élever, les invitent à réduire leurs dépenses et réduire leurs dettes, toutes réductions participant d'un recul au regard de sociétés moins évoluées que les nôtres, en vérité mieux armées pour affronter l'avenir car plus jeunes, plus proches de leur

essence, plus confiantes en la vie.

Réveillons-nous, recouvrons l'esprit, comprenons que notre stagnation provient de la paralysie de notre société, celle-ci du déclin de notre système politique. Lequel système, après s'être imposé par le muscle, ne parvient plus à gérer quoi que ce soit. Recouvrant un semblant de vitalité lors de la disparition du rideau de fer, il aurait pu fraterniser avec les millions de rescapés du froid, par là retrouver un semblant de jeunesse, mais ses automatismes le lui ont interdit. Préférant son confort aux courants d'air printaniers, il a choisi d'éterniser son agonie, et nos socio-libéraux et démocrates sociaux, au lieu de l'accompagner à sa dernière demeure, de s'activer à son chevet, de faire comme si, de faire comme ça, de tout faire pour le prolonger. Sa disparition entraînerait tant de désordres dans leurs rangs, tant de combats de chiens pour l'os guetté depuis toujours que le pouvoir risquerait d'atterrir dans d'autres mains que les leurs, les mains de Mélenchon par exemple... au secours, quelle horreur !

S'imaginant de retour à l'époque où il se nourrissait de la misère prolétarienne, le capital ne se soucie ni de ce qu'il produit (vous devinez quoi), ni de ce qu'il vend, mais de ce que lui rapportera de contenu de son vase de nuit. Incapable d'imaginer du grand, plus encore de proposer du neuf, infoutu de lutter contre les fléaux du chômage, de la surproduction, des dérèglements climatiques et autres, il confie au bazar du marché le soin de se débrouiller des souillures dont se gonfle, vous

le découvrirez au chapitre suivant, le sac d'un certain Jeremy Irons.

Sa fin prochaine n'aura pas même pour cause les maladresses de ses conseils. En guise de spécialistes, il n'a que des guignols vendus au toujours-plus, des clowns aux ordres du toujours-moins, des Milton Friedmann et des Chicago Boys y allant de leur admiration pour Pinochet, Videla, bientôt Reagan et W Bush, toutes têtes de bois qui auront déclenché, qu'elles en soient remerciées, les réveils citoyens du Venezuela, du Chili, de la Bolivie et autres nations enchaînées hier au dollar US, occupées aujourd'hui à recouvrer leur dignité — et fustigées comme de juste par nos Hollande et Copé.

À l'évidence, la fin du capital s'inscrit dans le capital lui-même, dans le système que l'aveuglement a permis de mettre en place et qui, sentant venir sa fin, incapable de la dissimuler derrière une morale bafouée depuis toujours, répand sa pestilence sur la totalité du monde. Et cette totalité, à qui l'on a fait croire qu'elle baignait dans le bonheur, de découvrir que le bonheur est ailleurs. Et le totalitarisme de l'argent de nous sembler un prolongement des murs dressés entre la schlague et l'absence de barreaux, entre ce vers quoi on nous mène et ce à quoi nous convie l'Histoire.

Afin de nous réapproprier notre liberté, de gagner ce pour quoi l'Équateur, l'Argentine et l'Islande ont repoussé les chiens du FMI, il nous faut nous remettre debout. Le capitalisme et son alter ego, le libéralisme, ont fait de nous des êtres sans audace, affairés à des

riens, oublieux de ce que sont droiture, dignité, grandeur d'âme.

Noirs, jaunes, blancs, retrouvons les valeurs des gens que nous avons réduits en esclavage quand ce n'est exterminés, et dont nous avons saccagé les cultures. S'il nous fut donné de nous approprier la Terre et de la transformer, si nous nous sommes jugés supérieurs à ce qui nage et vole, mesurons notre erreur.

— *No Alternative*, tranchait la Thatcher.

— *Eh bien si*, allons-nous lui répondre. Et d'opposer à ce Cro-Magnon femelle, ainsi qu'à ses suppôts, la solidarité qui leur fait tant horreur, et la liberté, la fraternité, l'humour que nous allons reconquérir.

Cinéma, 16 h, Margin Call... Aucune fioriture : d'entrée, une banque états-unienne traversée par un vent de panique. Catastrophe imminente : les limites de l'indice de volatilité sont dépassées depuis longtemps. Comme le déclare alors son boss, interprété par Jeremy Irons, on se retrouve devant « le plus gros sac d'excréments qu'ait généré le capitalisme ».

Vérification faite, surgit cette question : que faire ?

Pour des traders formés à réagir à la vitesse de la lumière, il suffira d'une nuit devant les écrans : fourguer le contenu du sac avant que l'affolement ne se répande, c'est-à-dire vendre tout, et fissa !... Ne reste qu'à réunir les énergies, les motiver par l'habituelle carotte, leur faire constituer des lots avec mission d'appeler les clients, de leur vendre la chose enveloppée de soie.

En deux heures, le pari sera tenu. Ensuite basta, la malchance tiendra lieu de responsable.

Cynique, jubilatoire, ce film iconoclaste illumine la splendeur libérale.

Me voici à présent sur le net, direction "La Chronique Agora", que j'amène à l'écran. Comme vu précédemment, il s'agit d'un site de conseil aux petits investisseurs ayant juré de ne plus se laisser berner.

L'argumentaire débute, sans contorsion ni fausse pudeur, par une analyse des tenants et aboutissants de la dette. On ne peut qu'approuver, passer au chapitre suivant, y découvrir ce dont personne ne se serait douté : les dindons de la farce seront les honnêtes gens.

Conclusion : n'attendons plus. Protégeons-nous de la faillite, mais attention : n'investissons ni dans le pétrole dont les réserves s'épuisent, ni dans les entreprises occidentales, pour la plupart fragilisées. Tournons-nous vers les 7, 10, voire 15 ou 20% de croissance des pays émergents. Et pour cela, inutile de nous rendre au Zimbabwe, en Uruguay ou au Bangladesh. Tarmignal Investissement Latitude (TIL) le fera pour nous. Monsieur Tarmignal en effet, abouché aux plus grands analystes de la conjoncture, assisté d'économistes hors pair (lui-même en fait partie), nous promet de substantiels profits. Il se gardera en effet – pas tombé de la dernière pluie, voyez sa vidéo – de placer nos bas de laine dans quelque sac troué, mais choisira pour nous des valeurs assurées de grimper : matières premières mais surtout produits agricoles, céréaliers en particulier, dont la demande va exploser.

Heureux petits porteurs, victimes du prochain krach, et pauvres gosses du Zimbabwe, affamés par les filous de la place Vendôme, les escrocs d'Amsterdam et d'ailleurs ! On voit d'ici le sac de Jeremy répandre son contenu devant les joailleries des beaux quartiers et sur les canapés des salons de Neuilly... Lequel Jeremy, pour avoir traversé toutes les crises, s'en être sorti avec les honneurs (raison pour laquelle, en tant que numéro un de

son empire, il bénéficie d'une vue imprenable sur la Grosse Pomme), envisage de rebondir à partir des coliques financières qu'il aura provoquées.

Passé à Médiapart, j'y découvre ceci :

Notre Sarko, oui, notre cher Nicolas Sarkozy, actuellement désœuvré, hésite entre un retour en politique et la création d'un fonds d'investissement domicilié à Londres.

— Londres ?

— C'est plus sûr que Paris.

À deux doigts d'explorer l'univers, abandonnons les idées mortes

Si chacun est jugé responsable de son cadre de vie, l'humanité l'est pareillement de la Terre, seul lieu à lui offrir le gîte et le couvert. Or, elle agit à son égard avec la pire désinvolture qui soit. Si bien que la voici, en la personne d'un sapiens égaré, accusée de deux crimes.

- D'abord la dégradation systématique de la seule planète dont elle dispose, l'éradication d'animaux et de plantes qui ne lui appartiennent pas. Mieux encore : sous des prétextes divers, la destruction de pans entiers de civilisations.
- Ensuite, mêlant exactions et mensonges, sa propension à multiplier et perfectionner ses armes, à mettre sur le dos du terrorisme international le plus petit conflit, à camoufler ses coups tordus sous de fausses preuves, en bref à se mentir à elle-même et ne savoir évoluer.

— Évoluer... mais vers quoi ?

— Fouillons notre mémoire.

Du jour de notre naissance à celui d'une fin de vie que nous n'appréhendons qu'à travers le décès de nos proches, nous franchissons plusieurs paliers : en

premier lieu celui d'une prime enfance au cours duquel nos parents nous procurent ce que réclame notre croissance ; ensuite, à partir du moment où nous nous déplaçons, portons sans assistance la nourriture à notre bouche, articulons nos premiers mots, effectuons nos premières escapades et découvrons le monde, l'accès à la conscience et la mémoire. Ce que nous avons en effet ressenti, entendu, vu et touché auparavant s'est englouti en de telles profondeurs que rien ne l'en ressortira, hormis la psychanalyse et l'hypnose.

Notre croissance allant son train, nous accédons au savoir, acquérons de l'expérience, entreprenons d'agir de notre propre chef et goûtons au sucré, au salé, à l'amer. Nous bâtissons des châteaux de sable, jouons à qui dominera l'autre et, découvrant peu à peu les plaisirs et le chagrin, nous confrontons à la résistance d'un monde au sein lequel il nous faut conquérir notre place.

Continuant de nous développer, nous délaissions les billes, la dinette et l'enfance pour nous confronter à autrui, nous intéresser à ce que dissimulent son regard, le délié de son corps, la dureté de son poing. Nous entrons dans l'adolescence, époque où s'affrontent anges et démons, où se mêlent amertume et désirs, où s'affermi notre caractère tandis que nous nous détournons de parents incapables de nous comprendre. Proies de transformations auxquelles rien ne nous préparait, tantôt grognons, tantôt illuminés, mais confrontés en permanence à l'éphémère et à l'instable,

nous voici habités de révoltes, cherchant d'un nouvel éden en même temps qu'une autorité de secours.

Insouciance désormais résolue, adolescence que traversent l'espérance et le doute...

Parcours identique pour nos sociétés, nos civilisations, l'ensemble de l'humanité. Mais comme l'humanité, selon ce que nous en savons, est dirigée par des responsables adultes et compétents, nous attendons de la société sinon de la compréhension, du moins de la logique. Or, quelles sont les motivations de nos dirigeants ? Nous les voyons se démener pour imposer leurs opinions à qui n'en a que faire, puis se barricader dans leurs certitudes, tenter d'y demeurer pour la raison que le sommeil s'avère plus confortable que l'action. Du moins est-ce là ce qu'on nous laisse entendre tandis que le monde s'abîme en éruptions, inondations et tempêtes, tous spectacles grandioses nous confrontant à une écologie dont les dysfonctionnements, à défaut de mettre un terme à nos existences, menacent de nous exiler pour la seconde fois dans l'inconfort des lendemains de l'éden.

Sans la présence humaine, notre planète poursuivrait ses révolutions autour de son soleil sans que rien ne la trouble. Mais notre espèce y est apparue, qui compte à présent sept milliards d'individus d'autant mieux destinés à la meurtrir que chacun d'eux entend dominer son semblable.

À notre décharge, comprenons que nous n'avons pas

achevé notre mue. Revêche au nord, brouillonne au sud, prometteuse ici, plus loin menaçante, l'humanité demeure dans le versatile et souvent l'absurde ; si bien que, malgré l'urgence de son accès à la maturité, s'impose la réflexion. N'oublions pas en effet qu'elle travaille sans relâche, dans le secret de ses laboratoires, à la mise au point du moyen le plus sûr de se détruire elle-même.

Dans les années 1789 et suivantes, remettant en question l'autorité royale à la faveur d'une explosion de *colère* (terme sans doute impropre à désigner une révolution qui modifia les manières de penser, mais il s'agit ici de poursuivre le parallèle entre l'individu et le groupe), le peuple décapita son roi. Entendez par là, pour changer d'échelle et nous en référer à Freud, qu'il a *tué le père*, se permettant ainsi de voler de ses propres ailes. Après quoi, claquant la porte d'une période qu'il jugeait terminée, il s'engagea sur le chemin de sa maturité.

Si la noblesse dut faire le deuil de son trône, si le clergé perdit de son influence, la souveraineté finit par échapper à un tiers état demeuré immature. C'est ainsi qu'elle échut à la bourgeoisie, seule classe qui possédât le levier de l'argent. Quant au niveau de conscience politique qu'avaient tenté de nous transmettre les philosophes, il s'abîma dans le matérialisme. Dès lors, notre évolution se limita au tangible, et quiconque remettait en question les lois la production se voyait éliminé. Sans coup férir ou presque, le productivisme et ses outils (la banque et la

propagande, à laquelle s'ajouterait plus tard le traitement de l'information), prirent donc le pas sur toute forme de progrès autre que matériel. À noter que le marxisme, relais d'une révolution coupée de ses sources, ne laissa de son côté que peu de place à l'imagination. En butte aux railleries du capitalisme, incompris du peuple, il n'eut d'autre choix que se réclamer lui aussi de la matière, si bien que l'utopie disparut des écrans. Subsista malgré tout, dans les arcanes de l'âme humaine, le besoin de valeurs autres que matérielles. Et si l'influence de la religion diminua, le besoin de croire se reporta sur le socialisme, plus tard sur son prolongement, le communisme pour aboutir de nos jours, expression de notre mal-être et de nos angoisses, dans des sectes douteuses liées au dieu dollar.

Conflit entre besoin et crainte, utopie et nécessité de reprendre son pouce ?... Peut-être est-ce là une explication, mais ce n'est pas la seule.

Si le matérialisme, en ce qu'il enchaîna Marx aux lois du capital, a étendu son influence et imposé ses vues, s'il a permis le développement de l'industrie et contribué, par l'abandon du cabas de la pauvreté au profit du chariot de l'abondance, avec en corollaire un accès au confort, ce n'est pas sans raison. Et s'il est vrai que le règne de l'argent ne laissera derrière lui que désordre, il est tout aussi vrai, encore que nous soyons assez lâches pour lui permettre de derniers méfaits, que nous devons en passer par lui avant d'envisager le socialisme.

Sommes-nous mieux armés aujourd'hui pour un changement de cet ordre ? Nous pouvons en douter. En tout cas, notre existence reposant sur les apports de notre planète, il serait temps que nous mettions un terme à la saignée que lui inflige notre consumérisme. Or, obéissant à la loi antédiluvienne du plus fort, laquelle ignore autrui, le capitalisme n'envisage aucune retenue dans le pillage qu'il et bien décidé à mener à son terme. Sous prétexte d'un développement dont bénéficieront selon lui les plus pauvres, il n'a de cesse d'accroître ses productions et ses ventes, en bref de satisfaire à n'importe quel prix les besoins qu'il suscite. Et tant pis pour la casse, tant pis pour les dégâts que d'autres devront payer si cela demeure possible.

Dès son apparition sur la scène du pouvoir, alors que personne ne pouvait à l'époque juger de sa malfaisance, ce système exécrable s'est imposé comme seul moyen de bâtir l'industrie, de la faire fonctionner, d'en assurer le développement régulier. Des mains soignées de l'aristocratie, le sceptre de la puissance est donc passé à celles d'usuriers ne craignant pas d'en appeler aux fusils pour asseoir leur pouvoir, pouvoir volé à la Révolution, en vérité au peuple dont ils se détournaient. Quel est en effet, parmi les promeneurs bien vêtus confrontés aux cadavres de communards balayés au canon, celui qui aurait dénoncé l'indécence de leur exposition publique ? Pas trace d'humanité de la part d'un système qui imposa par le viol de Marianne et qui, aujourd'hui plus que jamais, simule son attachement à une démocratie qu'il piétine à

plaisir. Les Français pourtant, après s'être ébloui de leur Révolution, avoir subi les tyrannies royales et impériales, puis s'en être relevé pour réclamer leur dû, l'obtenir en partie et devoir de nouveau le défendre, eh bien voici ces Français piégés aujourd'hui par le "vote utile", dernière astuce pour engranger des voix dont on ne tient pas compte. Remarquons cependant que cette stratégie, en ce qu'elle lie le PS à un capitalisme à l'agonie, conduit non seulement ce parti à sa ruine mais, nous poussant en même temps vers le roncier d'une gouvernance mondiale dirigée par les États-Unis, autrement dit par l'argent, c'est-à-dire par le Veau, nous exclue de toute évolution. Il s'agit en effet, sous prétexte de lutte contre les totalitarismes iranien, nord-coréen et paraît-il cubain, de bâillonner le monde auquel on ne cesse de mentir, de le niveler pour qu'y flamboie le bizness, de généraliser le chômage et faire passer misère et frustration pour des fatalités. Raison pour laquelle, soutenu par des régimes esclavagistes, le capital investit dans les jeux du cirque, du stade et de la putasserie. *Panem et circenses*, opium de la Rome des César, devient l'horizon magique offert par une fin de civilisation aux abrutis que nous devenons.

Sous l'apparence de l'efficacité à défaut d'élégance, de responsabilité à défaut d'idéal, règne un gâchis sans pareil. Gâchis financier dans la mesure où l'oligarchie, sous le prétexte d'améliorer la compétitivité, pioche dans les caisses de l'État ; gabegie toujours dans la mesure où, en plus de maintenir l'humanité sous le bâillon d'un totalitarisme financier maquillé en moteur du progrès, elle ne recule ni devant

l'assujettissement des nations contestant son pouvoir, ni devant le sang répandu dans des combats menés, au nom de la démocratie, contre un terrorisme entretenu à dessein. Gâchis enfin des dons de la nature dans le pillage des richesses du sous-sol, de celles des océans et, tant qu'à faire, de celles du moindre pollen — sans oublier la mise en coupe de l'intelligence, du talent, du désir et du sexe, ces deux derniers livrés à la pornographie dont elle est le promoteur. Insatisfaite malgré tout, plus que jamais assoiffée, c'est à la vie qu'elle s'en prend à présent par l'appropriation des sucres de sa nourrice — entendez ce qu'on tire des ruisseaux, des océans, des entrailles et du cœur de la terre. Et que lui importe la planète, que lui importe la forêt amazonienne dont on s'apercevra demain qu'on ne peut vivre sans elle.

Si nous devons connaître une troisième guerre mondiale, inutile d'inventer un nouveau Ben Laden et de l'en accuser. L'internationale financière sera la seule responsable, et c'est elle qui planifiera le nombre des victimes.

Systeme atteignant si bien à l'absurde que son dernier chantier, le Grand Marché Transatlantique négocié sans le moindre contrôle citoyen, biaisé de plus par des écoutes informatiques qui semblent n'inquiéter personne, va se transformer en cette aberration : des centurions alignés au cordeau derrière boucliers et Flash-Ball pour s'opposer à la jeunesse. Après les congés payés, les 35 heures et la retraite avant l'âge, la voici qui réclame du travail, des salaires, des loisirs... et quoi

encore !

Réformable, le capitalisme ? Avant de nous insinuer dans le Voie Lactée, écrasons-le. Mais avant cela accordons-nous sur le système que nous mettrons en place — ce qui n'est pas évident pour nous autres Français, qui venons de remplacer un président béton par un invertébré à la guimauve, à moins que ce ne soit par une vipère.

27/02 - Partage

En notre époque de lucre et de chacun pour soi, tout n'est pas mort dans le champ des solidarités, du partage des bonnes choses. Sur France Inter, en fin de journal, cette nouvelle ahurissante :

Dans la tête d'une femme au chômage qui avait décidé, afin de réduire ses dépenses, de remplacer ses tulipes par des radis et des tomates, est née l'idée d'ensemencer ses bacs à fleurs et, initiative inconcevable aux yeux du Capital, de les disposer devant chez elle, sur le trottoir, à portée des passants. Que vienne s'y servir celui que tente une production dont l'aspect le séduit... Et les villageois d'imiter la dame et de s'ouvrir à leurs voisins, de se lier d'amitié et de cueillir le poivron, la courgette et le persil pour apporter le lendemain le potiron de leur potager, accompagné de friandises.

Le peuple, le petit peuple méprisé par les corbeaux du CAC déborde d'idées ne demandant qu'à se répandre. Et cette décision de libre accès aux produits du jardin, née d'un penchant à offrir sans rien attendre d'autre que le sourire du vis-à-vis, annonce la réappropriation du beau et du bon, le retour de l'humain.

Nous ne sommes pas sur terre pour nous goinfrer en sionistes, a semblé dire la jardinière. Mais pour nous

réunir, abattre les remparts qui nous ont maintenus captifs, partager avec le frère, la sœur, le Palestinien et le Rom ce qui sans eux manquerait de sel, sans doute de miel, à coup sûr de nectar. Et bien sûr du bonheur d'être ensemble.

Au-delà des miasmes financiers, un parfum de plaisir

Avant de rejeter le capitalisme, voyons où nous situer, nous qui ne régnerons jamais, contrairement à Picsou, sur des montagnes de billets de banque.

En premier lieu, oublions le matérialisme, éloignons-nous de Marx, passons à la psychologie.

Les Européens que nous sommes, sortis tant bien que mal de la cour de récréation où ils se sont si souvent agressés et meurtris, sont passés de l'enfance à une adolescence problématique. À des degrés divers, il en va de même de l'humanité.

Remarquons en passant que ce qui vaut pour l'un vaut aussi pour l'autre, donc pour l'ensemble formé de cet un, de cet autre et de leurs pareils. Et que s'il est possible de mettre en parallèle le groupe et l'unité, on peut considérer le groupe comme le reflet de cette dernière. Le passage de l'unité au tout devient alors possible, si bien que le comportement de la masse traduit celui de l'individu, lequel, par effet de miroir, reflète celui de son espèce.

En ce qui nous concerne, une différence malgré tout :

si chacun de nous naît de parents dont le savoir lui est transmis au cours de sa scolarité, il n'en va pas de même des nations. Certes, le peuple français fut engendré par des séries de corps à corps entre Gaulois, Romains et Gaulois, mêlées que rejoignirent les Francs, Vikings, Visigots et autres passagers des siècles. Cependant, si nous élargissons à la planète les conséquences de ce brassage, force nous est de constater que notre espèce, venue au monde on ne sait où ni comment, qui plus est de parents dont l'identité nous échappe, se heurte à propos de son ascendance à des questions demeurées sans réponse. D'où le nombre de nos tentatives pour nous trouver une parenté — une mère en la planète qui nous nourrit et parfois nous cajole, un géniteur en la figure d'un créateur se traduisant par l'éclair et la grêle à la moindre transgression de sa loi. Les dieux devant lesquels se prosternent une majorité de nos semblables traduiraient donc le désir de nous inscrire dans une continuité.

Chassés du nirvana mythique en lequel nous reposons, nous sommes passés à une terre inculte où il nous fallut chercher notre nourriture et nous multiplier, recréer à partir de cailloux, d'épines et de chardons un semblant de félicité. Conséquence : une longue errance de rêves en hallucinations et peu à peu, à mesure que nous prenions racine, que nous nous inscrivions dans une Histoire n'existant que par nous, à mesure pareillement que se constituaient nos cultures et que notre assurance grandissait, l'acquisition définitive, au grand dam du serpent, de la

position verticale. D'où notre envie de nous porter au-delà de l'horizon.

Publions la guerre du feu, le passage du feuillu au sillon, de la moisson à la métallurgie, de même notre abandon de la forêt au profit de la cité, et regagnons notre époque, voyons-nous sur la Lune : à peine avions-nous accompli trois pas dans sa poussière que notre imaginaire, déjà, nous transportait vers Mars. Nouvelle tour de Babel ? N'oublions pas que nos tentatives de dépassement de notre condition ont pour la plupart échoué et que nous avons mis au point depuis peu, ainsi que constaté, le moyen de notre suicide.

Inscrite dans la cendre d'Hiroshima, notre entrée dans l'adolescence nous permit d'accéder à une conscience plus vaste : si une seule bombe suffit à l'anéantissement d'une ville, quelques centaines de bombes pulvériseront la Terre... Nous venions de forger là, à la veille de quitter le berceau ancestral, si ce n'est le tombeau de notre enfance du moins de quoi nous amener à réfléchir. Il suffirait de la pression d'un doigt sur un bouton de commande pour que nul ne soit en mesure de constater le résultat de nos égarements.

Affrontement entre la vie et la mort, passage brutal, chez les plus mûrs d'entre nous, de la simple notion de soi à une conscience qui nous gratifiera, si les petits cochons ne nous mangent pas, du chaud vêtement de l'être humain dont nous ne sommes que l'ébauche. L'ébauche, c'est-à-dire la promesse d'une évolution dont nous avons du mal à concevoir le résultat, mais

dont notre intuition nous murmure qu'elle sera. Et voici, aux quatre coins du monde, que des millions d'humains se préparent à muer, à franchir la barrière de l'ego, à s'élever sur l'échelle qui déjà, les tirant de l'ignorance, leur offre l'aperçu de fabuleuses terres vierges.

Ici, rendons hommage aux quelques hommes et femmes qui, voici quarante ans, devant la prolifération de l'inutile, ont entrepris sous les quolibets de façonner les clés d'une conscience nouvelle, le respect de la planète en étant le pilier principal. Devant la fonte accélérée de la banquise, devant les lambeaux de la couche d'ozone, devant les dérèglements dont les effets seront hors de mesure avec les pauvres armes que nous leur opposerons, souhaitons que leurs cris d'alarme finissent par nous ouvrir les yeux.

Croyants, athées, intellectuels et paysans, petits et grands, maigres et gros, unis devant les hausses d'épaules de gens à ce point formatés qu'ils ne ressentent rien, ne peuvent ni raisonner ni juger de leurs actes, lions nos énergies, allons puiser dans la confiance que nous avons en l'immensité de quoi ramener à la raison les criminels qui nous imposent leur loi. Il nous aura fallu une cinquantaine d'années pour nous apercevoir que les pesticides répandus dans les blés allaient exterminer les hommes et les abeilles en plus des moisissures et des mulots, alors bâillonons les sirènes nous tendant nos tickets pour l'enfer. Et retrouvons la verticale qui nous permet de regarder au

loin, renouons avec nos intuitions. À défaut de quoi, à l'issue d'un festin de goret, nous ne laisserons que détritrus sur une planète morte.

Que s'exprime à présent, depuis la place Saint-Pierre et les tribunes républicaines, ce que le cancer de l'argent a toujours méprisé, le bon sens, et remplacé par le marché, le profit, l'enrichissement d'une poignée de parasites sur le dos des bonnes gens. Renouons avec la parole du cœur, et que les Rapetou rendent aux métallos de Florange, aux paysans mexicains ruinés par l'oncle Sam, aux couturières du Bangladesh payées un bol de riz pour habiller la prétention occidentale, ce qu'ils leur ont volé. Et qu'ils le fassent de bonne grâce s'ils ne veulent pas que la colère des peuples, c'est-à-dire la colère divine, les cloue devant le désir de vengeance. Ils demeurent nos semblables, accordons-leur une chance, invitons-les à placer leur argent dans le bas de laine de la communauté plutôt que sur le tapis vert du casino, et nous leur pardonnerons.

Décervelés par la publicité, tenus en laisse par l'obligation de dépasser leurs semblables, il leur sera cependant difficile de s'affranchir d'illusions millénaires, de se vouer à ce qui jaillira sitôt balayés les stakhanovisme, sarkozisme, taylorisme ayant privé l'humanité de son plaisir de vivre. Imaginons ce qui sera une fois ouverte la porte d'un éden dont la réalité se sera plus derrière nous mais devant, et qui se précisera à mesure que nous progresserons.

En leur immoralité, en leur dérive loin de la réalité humaine, le capitalisme et la droite, inspireurs en même temps qu'héritiers des pires noirceurs qu'ait connues l'Occident, c'est-à-dire liés à la façon qu'ils ont d'imposer le crime en le maquillant des couleurs du progrès, resteront à jamais en retard sur le mouvement de l'Histoire. Cela pour la raison qu'ils évoluent dans le sillage d'une révolution industrielle datant de deux cents ans, que le calcul des bénéfiques leur interdit de voir que l'homme n'a cessé de rétrograder depuis qu'on l'enchaîne à la concurrence — et qu'il en va de même de leurs hautes personnes. Car ce n'est pas en exploitant celui que la détresse et la faim ont poussé vers la salle des machines qu'on parvient à s'élever.

Les progrès accomplis dans le traitement de la main-d'œuvre allant de pair avec le développement technique, mais dans le sens opposé, il en résulte une régression nommée *modernité*. Laquelle modernité, coquille vide agitée par certains pour que leurs complices demeurent à l'abri du besoin, n'aura conduit qu'à l'aggravation d'une fracture sociale qui ne réjouit personne. Au point que nous voici, dans notre dégoût de la politique, sur le point d'accepter, comme il en fut chez Pinochet, comme il en est en Grèce sous la férule du FMI, et comme il risque d'advenir partout, une marche arrière qui ne cesse d'exercer ses ravages.

Ainsi, les victimes du fossé creusé entre eux-mêmes et le bonheur, ceux qui forment la masse des salariés, des chômeurs, des n'ayants-droit-à-rien et de tous ceux,

ouvriers, agriculteurs et artisans qui jour après jour s'échinent à satisfaire leurs donneurs d'ordres, eh bien ceux-là s'abstiennent. Et les médias ont beau le déplorer, les politiques s'en lamenter sur le petit écran, faire mine de se creuser la tête pour analyser, comprendre et remédier, c'est pain béni pour la modernité et ses banquiers, ses détenteurs de stock options, ses élégances parisiennes et cannoises. Dans le même temps, c'est perte sèche pour l'idéal républicain et sa vision de l'homme.

Un tel gâchis ne se combattra que par ceci : la fermeture des officines de lavage de cerveau et la réappropriation, par les armes si nécessaire, des leviers de commande. Et ce sera à nous, citoyens de nations tirées de leur sommeil, d'abattre les barrières interdisant la progression humaine. La Grande Révolution est à remettre sur ses rails, à rediriger vers la magnifique utopie dont l'ont détournée la consommation jusqu'à plus faim, la production jusqu'à plus rien. À mener plus loin que le matérialisme où l'ont jetée les dévoiements de la parole du Christ et de la pensée marxiste.

Considérons l'aristocratie d'affaires dont le lissé et les senteurs de propre ont donné l'illusion de l'efficacité, et comprenons qu'elle ne serait rien si nous ne lui avions permis de répandre ses sornettes. Et si nos talents s'avèrent indispensables à l'ancrage de ses yachts, parions que nous ne serons jamais conviés à en goûter le luxe. Trop pauvres sommes-nous, trop insignifiants pour qu'elle se rende compte que nous existons, que

nous respirons le même air que ses chevaux de course, que le parfum naturel de Marianne vaut largement les Chanel dont ne pourraient se passer ses collaboratrices, non plus que ses compagnes, non plus que les beautés siliconées la rassurant quant à son importance.

La croissance de notre population sur le point de s'achever, nous parvenons à la maturité physique. Sur le plan mental cependant, nous ne sommes guère avancés. À deux doigts de rompre le lien nous attachant à une autorité d'abord acceptée, puis remise en question, puis s'avérant si indigeste que nous la vomissons, nous voici en errance, privés de nos repères, ne sachant à quel saint nous vouer. Cependant, n'assombrissons pas le paysage. En nos oscillations entre la difficulté de nous assumer et le désir de nous remettre en marche, entre la crainte et l'indicible joie de nous reprendre en main, nous ne subissons que la friction entre la nouveauté dont nous nous parerons demain et la vieille harde dont nous avons tant de mal à nous dépouiller.

En notre multitude, nous sommes ainsi que fut chacun de nous avant de succéder à des géniteurs habités de souvenirs n'intéressant personne... Si nous voulons effectuer un tri dans ce que nous héritons, il nous appartient de faire nos premiers pas d'homme libre. Pour l'humanité cependant le processus diffère : privée qu'elle est de parenté, ce qu'elle hérite ne proviennent que d'elle-même.

En son manque de semblables, en ses souvenirs ne l'associant à personne, nous la découvrons solitaire, à

la charnière entre un passé qui se perd dans les brumes et les limbes colorées de son imaginaire. D'un côté l'impossible insouciance, de l'autre la nécessité de grandir — non plus en nombre, mais désormais par l'esprit.

Liberté, ou sécurité ? Révolte, ou résignation ? Nous voici confrontés avec elle, et pour la énième fois aux problèmes de toujours : ou bien nous nous tournons vers l'utopie et l'aventure, ou bien nous demeurons tels que nous sommes, attachés à nos certitudes, recroquevillés dans la chaleur de notre lisier.

Notre vieille droite, conservatrice et cacochyme, considère l'inconnu depuis son refus masculin de l'être — à l'opposé de celui, féminin, de la confiance mise dans le don de sa personne à la caresse du jour. Prudente à l'excès, en vérité terrorisée par les monstres nichés dans ses recoins obscurs, elle lorgnera vers la sérénité pour en tirer une manière d'agir ni trop aventureuse, pour les raisons qu'on sait, ni trop passéiste, dans la mesure où elle se veut moderne. Entreprise incertaine qui la poussera à rejeter l'audace, autrement dit la maintiendra dans la continuité tout en la poussant, mais ce sera pour elle tenter le diable, à s'éloigner de ses certitudes pour s'en aller flirter avec le doute.

Quant à la clique solferinienne, elle semble dépassée. Tentant de gérer, au moyen des outils du passé, le borbier que lui lègue la précédente majorité, elle avance d'un pas, recule de deux, fait s'esclaffer la bien-pensance tandis que se lamente la gauche. Au point

que François Hollande reflète, à un demi-siècle de distance, l'image d'un Guy Mollet déjà vieux à l'époque. Et si Nicolas Sarkozy nous apparaît comme le dirigeant le plus réactionnaire que nous ayons connu depuis Vichy, gageons que son successeur, bien qu'acharné au bien, du moins dans ses discours, sera pendu au gibet de l'histoire pour sa politique aussi rétrograde que celle de son prédécesseur.

Au vu de la une des journaux, point n'est besoin de préciser que ni l'ancienne majorité, fossoyeuse du gaullisme, ni la nouvelle, en sa volonté d'enterrer le socialisme, ne seront en mesure de faire jouer la charnière de l'Histoire sans s'y coincer les doigts, non plus que dépasser le XXe siècle, assassin quant à lui de l'idéal de la Révolution, du Front populaire et de la Résistance. Mais laissons là l'élite à son impuissance et sa démission, passons aux relations entre générations et voyons, dans le système chargé de lier l'esprit et le tiroir-caisse, le refus de rompre le cordon, le choix par conséquent non d'un départ de la nouvelle génération vers on ne sait quoi, mais de son arrêt en rase campagne. La crise qui s'éternise ne pouvant se résoudre sans heurt, il va en résulter dans les années qui viennent, à moins qu'une bonne étoile ne nous désigne un plan B, la poursuite du n'importe-quoi, en conséquence l'envie de tout casser. Ou encore le souhait, pour en finir une bonne fois avant de passer à autre chose, d'un totalitarisme aussi violent que bref.

Si nous choisissons la seconde solution, ce ne sera pas à notre seul pays d'en supporter les conséquences, mais à

l'ensemble de l'Europe, si ce n'est du monde. Si bien que l'option suicide n'en aura pas fini de coller aux basques d'une humanité condamnée pour moitié au chômage, pour moitié à la mise au pas. Ce qui laisse présager, en guise d'évolution, une formidable marche arrière, un recul qui conduira à une insurrection, à une déflagration à l'issue de laquelle personne ne sait s'il restera suffisamment de monde pour que renaisse une société vivable, autre que celle de Mad Max.

Devant le temple néolibéral, et dans l'attente de son engouffrement dans quelque vomissure boursière, voyons de quelle manière réagit la gauche demeurée saine, celle dont la réapparition effraie d'autant l'oligarchie que celle-ci, à la veille de l'écrasement de la France sous la botte hitlérienne, se tourna vers la barbarie plutôt que vers l'égalité. Et d'autant que cette même poignée de nantis (le un-pour-cent des familles les plus fortunées de cette haute époque), à l'approche d'une Grande Guerre chargée de mettre un terme, déjà, à une énième crise du capital, fit en sorte que fût assassiné le seul homme politique qui s'opposât à un conflit dont il avait prévu l'enlisement sanglant. Conflit soldé en finale par la mort, sur fond d'empires en ruine et de forêts à sac, de millions de jeunes hommes qui auraient préféré, confiant en leur vitalité, rester aux mancherons de leurs charrues et devant leurs établis plutôt que s'aligner dans les viseurs d'autres jeunes gens devenus leurs ennemis après accords secrets entre maîtres de forge.

Animés à présent d'une colère identique à celles qui successivement, en 1789 et 1848, dressèrent le peuple de Paris contre la morgue roulant calèche et portant beau, revenons à la seule entité souhaitant redonner des couleurs à Marianne, entendez le Front de Gauche, augmenté de quelques écologistes.

Il n'a que les mots pour se battre, ses troupes sont aussi disparates que mal préparées, ce qui permet aux journalistes attachés aux prébendes, aux stock-options et au politiquement correct de lui attribuer de multiples casquettes, dont celle de populiste, et de mettre en première page de leurs âneries ses dissensions fictives. Mais, nous remarquons que sa voix interpelle ceux qui ont hérité de la force morale des combattants de la Résistance. Et ce n'est pas un hasard : son analyse de la situation, articulée autour de points que les autres évitent, puise sa force dans la philosophie d'un penseur abhorré du système — son principal contradicteur quant à lui, J-M Keynes, pourtant capitaliste et fier de l'être, voué aux gémonies par ses anciens séides, à présent promoteurs de dégâts dont la liste s'allonge.

Alors que les pays industrialisés n'ont jamais autant produit, ni n'ont été aussi prospères qu'en cette époque d'enlèvement, ni aussi à même de saisir les raisons de l'actuelle régression, le chômage augmente, la fin de carrière s'éloigne, les pensions de retraite s'amenuisent, on rogne dans les budgets pour soutenir la spéculation, on désigne la sortie (parfois par la

fenêtre) à un encadrement devenu encombrant. Pendant ce temps, le PDG d'une société qui fut autrefois un fleuron national reçoit chaque mois l'équivalent d'un siècle de salaire ouvrier tandis que le président de la Commission européenne, ancien leader de l'extrême gauche portugaise, affiche en toutes occasions sa trogne de parvenu ; et les banques de se renflouer de l'argent qu'elles refusent aux petits entrepreneurs levés avant leurs ouvriers pour ne gagner que des clopinettes. Car nul ne l'ignore plus, ce n'est pas à ceux qui l'ont engendré de combler le déficit creusé par la spéculation, mais aux éternels dindons de la farce : ouvriers, paysans, artisans et chômeurs. Barons et vicomtes au bord de la banqueroute ? Sitôt les besogneux rendus à leurs travaux, on leur rend sous la table les clés du casino.

Depuis les piquets de grève, le front de Gauche presse les barons de dégager. Et les salariés de s'en réjouir, les Fillon de faire les yeux doux à Marine, les politiciens du PS de mettre au point de nouveaux subterfuges pour maquiller en réformes les mauvais coups qu'ils manigencent. La France de voir alors les marquis et barons gagner la Suisse en toute légalité, y enterrer leurs profits, en vérité le fruit de leurs rapines, en bref ce qui devrait revenir à la nation et à ses citoyens.

Qu'ils s'en aillent tous ! Que nous puissions faire le ménage et qu'un air pur, dans la fusion du socialisme et de l'écologie, envoie valser le fumier de la finance ! Ce qui favorise le jardin favorisera le jardinier, ce qui est bon pour la semeuse le sera pour la planète.

Qu'ils disparaissent, ces inutiles nous pourrissant la vie de plans sociaux on ne peut plus odieux. Nous les avons supportés trop longtemps, alors qu'ils prennent leurs cliques, leurs claques, leur fric et se transportent ailleurs. Les capitaux dont ils s'engraissent, par nature opposés à toute disposition ramenant les profits à des taux supportables, constituent non seulement le ver au cœur du fruit, mais le poison de l'humanité.

Lorsque l'argent investi dans un chou rapporte à la roulette le triple de la mise, on ne peut que s'inquiéter du devenir du jardinier. Dans un premier temps, il aura droit à quelques fanes, puis on exigera qu'il travaille le dimanche et rogne sur ses vacances, qu'il exploite le sillon jusqu'à son épuisement — l'épuisement du sillon, évidemment, suivi de son épuisement à lui —, ce qui évitera aux fonds de pensions de lui verser sa retraite. Mieux encore : au lieu de vendre le légume le lendemain de sa récolte, avant que sa fraîcheur ne se dissipe, on l'ensilera pour mieux en faire grimper le cours. Et tous les jardiniers, tous les paysans de Bretagne et de Navarre de rester gueule ouverte devant les agro-carburants tirés de leurs artichauts. En sus, comme cette forme d'action au bénéfice de quelques uns ne caractérise plus seulement la *réaction* mais s'insinue en Hollanderie à la vitesse grand V, ce n'est pas de ce côté que viendra le salut.

Le salut ne se dénichera pas non plus dans les procès-verbaux de quelque table ronde réunie à la hâte. Le salut se trouve depuis plus de soixante ans dans le

programme élaboré sous l'Occupation par le Comité national de la Résistance, appliqué à la Libération par le général de Gaulle, puis mis à sac par les Pompidou, les Giscard et leurs successeurs, enfin repris par la gauche de la gauche. Et si revivifiant que les militants d'Europe Écologie-les Verts, bientôt revenus de leur alliance pour des prunes avec les socio-libéraux, finiront par la rejoindre. Au cœur de ses préoccupations, en parallèle au combat engagé contre la finance, trône en effet le souci de l'écosystème, en un mot beaucoup plus que ne proposent leurs dirigeants. Mais loin de souhaiter que la santé de la planète devance les intérêts privés, ceux-là, en douce, ne joueraient-ils pas le rôle de sous-marin du diable ?

À l'inverse de l'UMP qui se voudrait gaulliste, et au contraire du FN dissimulant la croix gammée sous les postures d'une blonde, le FdG porte en lui l'universalité du combat engagé depuis toujours pour l'émancipation humaine, le même que celui des esclaves soulevés contre Rome. Et quand bien même, tel Spartacus, serait-il écrasé sous le talon de l'impérialisme, il ne saurait être vaincu.

Oublions la poignée de journalistes poussant l'obscénité jusqu'à se glorifier du mépris dans lequel ils le tiennent, et voyons-le lier les énergies. Il n'est pour s'en convaincre que d'observer le moindre de ses meetings. Aux côtés de quelques survivants de la Commune, de plus en plus de jeunes réalisent que la présente crise n'a pour objectif que leur soumission au pouvoir de l'argent. Et chacun d'écouter, de renouer

avec la pensée, d'envisager autre chose que le leurre officiel voulant que la seule entreprise viable soit l'entreprise capitaliste, que le meilleur rapport humain soit la domination du semblable par son semblable.

Au contraire de l'enfumage pratiqué par la social-démocratie, il s'agit là d'éducation, d'accès à un niveau supérieur de culture politique. Et l'objectif se précise, ébranle et ouvre les consciences, redonne l'envie de se battre et gagner. Dessein autrement plus motivant, autrement plus joyeux que l'encouragement du banquier à prendre et entasser, thésauriser et conserver pour soi.

La propension du capital à l'accumulation, son raidissement à l'idée de sacrifice, son hystérie dès qu'il s'agit d'abandonner un avantage pour accorder la moitié d'un euro à qui en a besoin, nous mènent à la prescience de ce qui constituera, tant au niveau de la matière qu'à celui de l'esprit, le bonheur collectif.

Pourquoi, dès lors, s'incliner devant un chefaillon-moins à genoux devant un chefaillon-plus, lui-même au garde-à-vous devant son capitaine, en un mot devant la certitude d'un calvaire de mille ans. Semblables en nos racines, égaux devant l'Éternel, décidés à dépasser les frontières dressées entre nous par des ego ne signifiant rien, nous voulons le pouvoir — non le pouvoir de dominer son semblable, mais celui de le libérer en même temps que soi-même. Celui dont s'épouvantait les barons et marquis de l'époque des dorures, celui que redoutent à présent les actionnaires

aux dents longues, les financiers aux dents jaunes, les rentiers à dentiers. Avec, en signe de reconnaissance, une solidarité doublée d'une liberté aux dimensions de l'univers.

Quant à la fraternité que nous allons graver au fronton de la nation humaine, elle s'imposera à mesure que chaque homme, chaque femme, chaque région, chaque ethnie, enterrera ses armes

C'est une semblable volonté qui mena le peuple de Paris devant les portes de Versailles, puis au pied de la Bastille. Mais la démocratie pour laquelle il lutta, qu'il dut ensuite abandonner à des gens qui lui mirent un bâillon, ne nous apparaît plus comme un principe incontournable. Doivent en exister d'autres, mieux protégés du bourrage de crâne, moins soumis aux humeurs de chacun, que nous examinerons en évitant palabres inutiles, engueulades à n'en plus finir, consensus dérisoires.

Seule condition : qu'on en termine avec la spéculation, les paradis fiscaux, la captation par quelques uns de la propriété de tous. Et pour ce faire qu'on ramène à un chiffre voisin de zéro le taux d'usure des banques.

Jusqu'ici, le marxisme a guidé nos pas. Changeons à présent de point de vue

Alors que l'humanité commence à s'assumer, la voici devant des choix : Monsanto ou Kokopelli ? La puissance de l'atome ou le souffle du vent ? Décisions d'autant plus difficiles à prendre que la poursuit la nostalgie de l'époque où ce n'était pas à elle mais à ses dieux et à ses princes, avant qu'elle ne délaisse escarpolette et cerceaux, de déterminer ce qui serait bénéfique pour elle.

C'est à présent à nous et nous seuls, en adultes, de nous déterminer.

Peut-être est-il trop tôt, peut-être ne sommes-nous pas assez mûrs, mais nous ne saurions hésiter plus longtemps. Le danger est à nos portes, le temps presse, et c'est à chacun de nous de mettre un terme aux abus qui nous plombent.

Mais n'est-ce pas là un vœu pieux ? Gourous et marchands de sagesse, fort courtisés depuis que les philosophies orientales ont pénétré notre néant, nous incitent à troquer notre orgueil contre l'humilité, à dépasser notre moi. Cessant de ne nous intéresser qu'à nous-mêmes, nous pourrions alors, dans le dépassement des soucis quotidiens, nous consacrer à la

communauté.

Une telle recherche ne requiert d'appartenance à aucune chapelle, ne pousse à aucun engagement, ne vise qu'à la sérénité. Pour cette raison, elle est à même de favoriser la synthèse jusqu'à présent interdite des enseignements du Christ et de la pensée marxiste, de diriger l'humanité non plus vers le "choc des civilisations" cher à l'impérialisme US, mais au contraire vers le partage, l'échange et le brassage des cultures.

Notons que les différentes confessions, en premier lieu le catholicisme, passées les unes et les autres du spirituel au sabre, ont contribué à l'érection de murs infranchissables. De plus, pour nous avoir conduits à l'immobilisme, toutes s'avèrent incapables, comme l'est devenu le socialisme à la sauce libérale, de faire passer leurs ouailles d'une concurrence absurde à une solidarité apte à tirer le monde de l'abîme en lequel il s'enfonce. Passées en somnambule de la piété à la rapine, de la frugalité à la ripaille, les voici essoufflées, barbouillées, nauséuses, toutes oublieuses du fait que la station debout a hissé le cerveau de l'homme au-dessus de ses viscères et de son sexe, et que c'est par ses facultés mentales, non par son héritage reptilien, que l'être humain parvint à rester vertical. Aujourd'hui hélas, en son mépris de l'esprit dont il est couronné, celui-ci ne s'inquiète plus que de nourriture, de possession, de jouissance immédiate. Quasiment résigné à subir à son tour les plaies qui s'abattirent autrefois sur l'Égypte, pourra-t-il continuer dans le

purgatoire qu'il s'est lui-même créé ?

La droite et le centre, formations l'une et l'autre impuissantes à répondre aux grands défis du siècle, sont à jeter aux orties. Aussi les laisserons-nous de côté pour nous tourner vers le Front national, parti qui vient de refaire sa vitrine et entend, dynamisé qu'il est par sa figure de proue, rassembler les paumés, les sans-grades, les laissés pour compte de ce qu'il nomme *l'établissement*, terme biaisé nous renvoyant à Babel. Proclamant un patriotisme doublé d'une préoccupation récente à l'égard des plus faibles, il parvient à rallier à sa cause des électeurs assez myopes pour ne pas voir le piège en lequel ils s'appêtent à tomber. En même temps, alors que le troisième millénaire entend qu'on abaisse les ponts-levis, il clame son besoin de barrières, sa haine de l'étranger, arabes et Roms venus à point nommé remplacer une "juiverie" décimée le siècle passé par les tenants d'un même obscurantisme. Sa fascination du chef, de l'ordre et de l'obéissance le conduisant où nous savons, laissons-le à ses leurres pour voir ce qu'il en est à gauche.

Là, trois formations en lice : le Parti socialiste, Europe-Écologie-Les-Verts et, tant à l'opposé du bleu marine qu'à l'écart de ceux-là, l'ensemble des formations de la gauche de combat. Du fait qu'ils savent où ils vont et s'en tiennent à leurs objectifs, gardons ces mouvements pour la fin.

À peine de retour aux affaires, les sociaux-libéraux strauss-kahniens, réunis en catastrophe autour de leur premier secrétaire après le naufrage new-yorkais de leur mentor, s'empressent de poursuivre la politique du précédent gouvernement. Aucune augmentation de salaire, pas d'amnistie pour trois syndicalistes accusés de la destruction d'une photocopieuse dans le hall du Medef, et se poursuivent les licenciements tandis que le patronat jubile : les aides publiques affluant dans ses caisses vont alimenter la roulette. Quant aux problèmes du nucléaire et de la conversion énergétique, passe au nouveau président l'envie d'imiter son prédécesseur en convoquant un Grenelle où se révéleraient les tiraillements de son camp. Ainsi, tandis que les centrales nucléaires vont continuer de produire, les Verts devront se bien tenir s'ils veulent conserver leur couvert à la table des grands. Quant à Mélenchon, à son FdG et à leurs quatre millions d'électeurs, ils ont beau avoir contribué à la victoire du Président, Solferino n'en a rien à cirer. Les Moscovici et Cahuzac, soutenus en coulisse par les Fillon et Wœrth, pourront ainsi en toute impunité nous diriger dans le mur. Intervention au Mali ? Tout le monde de se frotter les mains, et deux points de plus dans les sondages. Mariage pour tous ? Quatre cent mille protestataires sur les Champs Élysées, trois points perdus le lendemain, mais du lendemain on ne se soucie guère. Et puis, entre pseudo-socialistes et gaullistes sociaux plus guère de différence. Encore que si la droite honore la figure de son chef, il n'en va pas de même dans la nouvelle majorité, où nombre d'élus

sentent la moutarde leur monter au nez sitôt que le gouvernement recule. Et comme il n'avance guère, hormis vers le fossé, pas étonnant que la "révolution citoyenne" distille un parfum de clairvoyance.

Ainsi, pendant que Marine attire les déçus de tout bord (Mélenchon de même, mais dans une moindre mesure), le paysage politique s'éclaircit. Alors que droite et gauche n'étaient pour les médias que bonnet blanc et blanc bonnet, voici que leur différence apparaît au grand jour, contraignant Pujadas revoir sa copie. Mais quand bien même cet éminent journaliste volerait-il au secours de Copé en jouant les manœuvriers, les élections à venir vont offrir le spectacle d'un duel entre le bleu et le rouge. Et là, ou bien l'électeur imitera ses aïeux, lesquels règlent depuis toujours leur pas sur celui sur leurs ancêtres, et il verra s'éloigner le printemps, ou bien il secouera le cocotier.

Ce second choix, pour qui entend s'opposer aux enseignements successifs d'un agité et d'un placide, fige dans l'odeur de la poudre, devant La Liberté guidant le peuple Mais une révolution armée n'est pas un objectif, et si ce n'est jamais le peuple qui la déclenche, c'est toujours lui qui en paie la facture. Mais qu'importe. Avant peu, comme il en fut en 1789, 1830 et 1848, tout volera en éclats.

L'avenir qui se dessine ne sera pas l'apanage du PS, ni celui de la droite. Il appartient aux citoyens. Et si les citoyens comprennent que notre devenir repose entre leurs mains, c'est entre leurs mains que se trouve le

pouvoir de transformer le monde. L'Histoire est mouvement, flot emportant la vie vers ce à quoi elle tend, et chacun en est à la fois l'acteur et le spectateur. À chacun donc de se protéger des dangers qui les guettent, lui et sa descendance.

Si l'on considère comme vital que l'économie s'incline devant l'écologie, que les richesses produites reviennent à la communauté, on ne laissera à personne la faculté de s'enrichir en égoïste. Et ce sera à tous, au nom des générations à venir, de refuser à Monsanto, Dow Chemical et autres charognards l'indignité de vendre au paysan la semence qu'il mettait de côté avant que ne le piège la société marchande. Ainsi, ce principe salvateur appliqué s'il le faut par la force, la nature retrouvera ses couleurs, les entreprises leur santé tandis que le maintien du consommateur sous le joug de la dette ira rejoindre le passé dans le container du recyclage.

Changeons à présent de point de vue, regagnons le XVIII^e siècle, voyons s'y pavaner comme chez nous de semblables seigneurs parmi de semblables foules, s'y rencontrer de semblables soucis tandis que la société, malgré qu'il fût impossible à l'époque de franchir les barrières entre classes, s'apprêtait comme la nôtre à muer. Alors que la noblesse régnait sur labours et moissons, que le peuple supportait son sort et n'espérait que sa soupe, l'industrie voyait si bien le jour que les esprits les plus éclairés, mesurant la distance entre le champ et l'atelier, préparaient un changement

politique. C'est ainsi que naquit, en même temps que la machine à vapeur, l'idée de république. Partant de là, alors que la transformation du nomade en paysan sédentaire s'était perdue dans la nuit des temps, on passait en un siècle de la société agricole à celle du fer et du charbon. S'esquissa de la sorte, tant dans les taudis du prolétariat que dans les assemblées de philosophes, la vision d'une humanité libérée de ses chaînes, bielles et pistons lui promettant l'âge d'or.

Cependant, tandis que Paris s'acheminait vers la décapitation de la monarchie, la noblesse de province se cramponnait à ses domaines, à ses chasses, aux privilèges qui la plaçaient, croyait-elle, au-dessus du vulgaire. Peu disposée à s'entailler les mains dans la limaille des forges, non plus qu'à s'y noircir les ongles, non plus qu'à flétrir ses dentelles au cambouis du progrès, elle ne put deviner ce qu'impliquait le machinisme, non plus que les appétits qu'il allait engendrer.

Si cette époque fut pour certains le siècle des Lumières, elle constitua pour le pouvoir en place le début de sa fin. La résistance de la noblesse, ses tentatives de mettre le holà aux aspirations de la rue, la conduisirent devant les tribunaux du peuple. Ce n'est pas qu'elle eût été mauvaise, mais sa lignée remontait à Mathusalem, et son addiction aux plaisirs l'avait rendue imperméable à tout changement. Trop occupée par le décolleté des duchesses et le jupon des servantes, elle ne put deviner que s'apprêtait à la remplacer une aristocratie d'affaires dont les membres, instruits des

charbonnage et manufacturation qu'elle dédaignait de son côté, auraient tût fait de la réduire à une caste de parasites qu'allaient porter en terre investisseurs et aventuriers.

Inscrivant dans le marbre le remplacement du droit divin par celui des droits de l'Homme, la prise de la Bastille installa le peuple sur les bancs de la Constituante. Rien n'interdit à la noblesse de monter elle aussi dans l'express du progrès mais il aurait fallu, si elle vivait à la cour, qu'elle descendît de ses perchoirs, enfourchât ses chevaux si elle restait à la campagne. Que de surcroît elle prît conscience de son appartenance à la famille humaine au même titre que le croquant, qu'elle se soumît à l'impôt ainsi que le bourgeois, qu'enfin elle se mêlât aux citoyens, partageât avec eux le chevreuil rabattu pour elle. Hélas, pas plus que ne viendrait à l'esprit d'un président de multinationale de partager ses stock-options avec son personnel, l'idée ne l'en avait effleurée. Il faut dire que barons et vicomtes vivaient prisonniers de leur éducation ++, qu'il leur était aussi impossible de se glisser dans les guenilles d'un gueux qu'Ernest-Antoine Seillière dans la peau d'un smicard. Et encore la noblesse avait-elle voté, au cours d'une nuit de triomphe où la toucha la grâce, l'abolition de ses privilèges.

Imagine-t-on Bernard Tapie prendre une décision de cet ordre ? Issu d'un milieu qu'il préfère oublier malgré qu'il en ait conservé les tournures, il est trop fasciné par le pouvoir pour finir au volant d'une 4L. Mais rien

ne dit que de hauts personnages de sa trempe, posant les yeux sur leurs semblables moins chanceux, ne vont pas à leur tour décider, sous la menace d'un probable saccage de leurs terrains de golf, de partager avec leurs domestiques le surplus de ce qu'ils s'imaginent leur appartenir. Entre l'épouse de Nanard et la baronne de Rothschild, il serait cependant étonnant que la parvenue de fraîche date ne se révèle pas plus attachée aux dîners fins et réunions de gangsters que l'épousée des banques.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas passés de la monarchie à la république sur un claquement de doigts. Il y eut entre temps deux Empires encadrant une Restauration, progression à rebours qui permit au capitalisme naissant de déménager une partie de la main-d'œuvre de la boue des campagne aux caniveaux des villes, de dominer la Banque, de prendre le pas sur une caste trop ampoulée pour s'intéresser à autre chose qu'elle-même. La machine à vapeur attira dans ses ateliers des foules qu'il fut aisé, tant elles manquaient du nécessaire, de maintenir au charbon. Fut de la sorte mis en marche le moteur du productivisme, puis s'instaura le règne de la matière, l'union des deux accouchant de l'impérialisme.

Le passage de l'agriculture à l'industrie, de la traction animale au piston imposa donc le remplacement de la monarchie par un nouveau régime, lequel mettrait un siècle à se débarrasser du précédent, un second à s'établir dans ses meubles. Sans chicaner sur les dates, considérons que royalistes et républicains cohabitèrent

jusqu'à la seconde guerre mondiale, à l'issue de laquelle le tracteur enterra à jamais le paysan d'antan, son cheval et son roi. Pour autant, l'agriculture n'allait pas disparaître. Comme il en est de nos jours, elle allait au contraire, titillée par l'aiguillon du profit, décupler ses rendements et réduire sa main-d'œuvre. Si bien qu'en moins d'un siècle elle passa sous le contrôle de l'industrie, autrement dit de la finance, en bref de la spéculation boursière.

La récente apparition de l'informatique ne reflèterait-elle pas celle du piston de la révolution passée ? À cette question, chacun comprendra que l'industrie, dans sa vassalisation récente à l'informatique, va bénéficier à son tour, sans causer plus de problèmes que n'en provoqua la mécanisation des travaux agricoles, d'un bond en avant dont il serait logique, à condition que le ciel ne nous joue pas de mauvais tour (ici, entrée en scène de l'écologie et retour aux Tables de la Loi), qu'il profitât à tous. Si tel est le cas, les écrans et souris agissant sur des leviers dont ils ignorent la fonction, les capitalisme et libéralisme auront à redouter de l'arrivée inopinée du numérique sur la scène des affaires.

Quel temps faut-il à un ordinateur pour ingurgiter des masses de données, en effectuer la synthèse et établir des plans ? Si l'outil mécanique décuple la puissance du bras, l'outil informatique, en intégrant les données qu'on lui sert, centuple avant de multiplier par mille notre vitesse de réflexion.

D'aucuns feront remarquer que la finance fut la première à profiter de cet outil : un clic et terminé, ses milliards à l'abri...

Certes, mais à quoi la manœuvre aura-t-elle abouti ? À l'accumulation des dollars dans les coffres de Goldman Sachs, puis dans le sac de Jeremy Irons, en fin de compte à une crise comme on en vit jamais. Et voici que cette crise en engendre une seconde, qui génère à son tour la suivante, laquelle...

...laquelle va déboucher sur une surpression au sein de la cocotte oubliée sur le gaz, autrement dit sur l'explosion de la marmite boursière. D'autant que l'ordinateur, prolongement du cerveau alors que le marteau ne l'était que du muscle, aura des conséquences autrement sérieuses... Et d'autant que sa connexion aux machines-outils, autrement dit l'automatisation des productions, va faire grimper le chômage... Et d'autant que le productivisme, incapable de rien gérer, ni ses gains, ni ses pertes, ni ses gens, devra jeter l'éponge... Et d'autant que Gaïa, lasse du mépris en lequel on la tient, multipliera les coups de semonce.

Pour la gent financière, terrorisée par le prochain passage aux 32 heures, une seule manière de s'en tirer : mesurer les méfaits de sa drogue et se mettre à la diète. Or, comme le fut la majeure partie de la noblesse quand naquit l'industrie, elle en est incapable. Ce sera donc au peuple de jouer les guérisseurs. Ou plutôt à l'Histoire, par le biais de la multitude, de mettre un terme à un hiver qui n'a que

trop duré. Et comme l'Histoire finit toujours par accorder au vivant le moyen de fleurir, ne doutons pas du retour des beaux jours.

Le système que nous subissons — dénommons-le l'Empire tant il aligne de centuries — nous pousse hélas au pessimisme. Du moins dans l'immédiat, car tout n'est pas perdu pour les adolescents que nous sommes : on ne meurt pas à vingt ans, et notre outil flambant neuf va nous venir en aide.

Si nous l'utilisons en ne le nourrissant que de futurs profits, il ne nous servira qu'à prolonger notre agonie. Mais là n'est pas notre but, et nous serons suffisamment censés pour faire de lui l'instrument de partage en vue duquel il est venu au monde.

À ce sujet, voyons de quelle manière il s'accoupla au téléphone pour élargir notre champ d'action, par là doter Gaïa d'un réseau de communications autrement plus puissant que celui du pigeon voyageur et des signaux de fumée.

Pour qui ne le saurait pas, Gaïa désigne la terre, la vie qui s'y répand, les énergies qui lient en un même continuum et l'abeille à la fleur, et le champignon à l'arbre, l'individu au tout, l'humanité à l'infini.

Dans les années 60, l'armée américaine mit au point un système de liaison d'écran à écran, de disque dur à disque dur, en quelque sorte le maillage qui allait envoyer au musée le morse et la radio. Ce moyen de

faire parvenir à quiconque, en une fraction de seconde, tant des rapports que des photographies et des cartes, avait pour objectif de renforcer la puissance militaire des États-Unis. Or, dans le wild west californien vivaient des communautés hippies qui prônaient, en opposition à la guerre du Vietnam, le LSD, la musique et l'amour. Lesquels hippies, pour la plupart disséminés sur des distances considérables, se prirent de passion pour ces recherches et surent les détourner à leur profit. C'est ainsi, d'après son principal historien, Fred Turner, que le wild west devint le wide web, autrement dit l'embryon de l'Internet utilisé de nos jours sur tous les continents par des milliards de terriens de toutes couleurs et toutes appartenances. Et ce wide web conforta les hippies dans l'idée du dépassement de l'ego, de l'élévation du niveau de conscience, de la transformation de la société. Laquelle idée, utopique en ce sens où le changement sociétal devait se réaliser en phase avec celui de l'être humain, fut à son tour détournée par le néolibéralisme et mise au service du marché. Il n'en demeure pas moins que l'objectif premier du *net*, la mise de la connaissance à la disposition de tous, est à l'ordre du jour.

Le business devra donc s'incliner devant la civilisation du partage conçue par les hippies.

De la même façon que la charrue a remplacé la houe, l'automatisation va envoyer la pointeuse et le tiroir caisse au rebut. Passant sans coup férir du harnais de l'esclave à la libre émancipation, du productivisme à

la spiritualité, nous parviendrons enfin au tremplin du futur.

Mesurons l'aisance avec laquelle se manie un tracteur, et demandons-nous s'il nous plairait de retourner au cul des bœufs. Demandons-nous de même si des robots programmés par nous ne pourraient nous transporter du travailler-plus et finir exténués au travailler-moins et mieux, au temps de vivre et de goûter.

Belle utopie que nous ne laisserons pas se perdre dans le noir.

7/02 - Tunisie

L'assassinat de Chokri Belaïd, un des dirigeants de la révolution tunisienne, n'était en rien imprévisible. Retentissaient les appels au meurtre, et le printemps arabe n'avait encore déterminé ses véritables objectifs. Du coup, dans le flou politique de l'après Ben Ali, les seuls mouvements organisés, tel Ennahdha, eurent accès au pouvoir.

Il n'en demeure pas moins qu'à Tunis les dés ne sont pas encore jetés : ou bien le peuple engagera le changement souhaité, ou bien la droite musulmane, soutenue par des milieux d'affaires occidentaux, engendrera le chaos que le néolibéralisme, comme il en est chez nous, attend pour s'imposer.

En ce sens, la Tunisie reflète la France. Au moment où notre président, soutenu par le bêtisier de 20 heures, nous bourre le mou avec le mariage Gay, une partie des militants UMP, opposée comme de juste à toute mesure d'égalité, s'apprête à convoler, malgré qu'elle s'en dédise, avec les nervis du FN.

Sur la Tunisie, la France bénéficie cependant de trois longueurs d'avance.

La première : si notre république mit plus d'un siècle à s'imposer, elle n'est plus négociable.

La seconde : concernant les lendemains de la révolution, contrairement aux Tunisiens, nous disposons d'un programme applicable sur l'heure.

La troisième : l'Église catholique, confinée dans la fonction de gardienne des tombeaux, a cessé dans notre pays d'être l'opium du peuple.

L'opium est à présent entre les mains de la finance, du showbiz et de la pub.

En cette heure où l'Empire agonise, rassemblons nos idées

Dans son égocentrisme, le capitalisme ne vise que le toit du monde. Le un pour cent de ses affidés les plus riches espérant, en plus de régner de là-haut jusqu'à la fin des temps, transmettre à leur descendance les héritages qu'ils ont eux-mêmes reçus (grossis bien sûr des dividendes accumulés depuis, encore que certains aimeraient tâter d'autres valeurs que de profits), ne voit que son fromage. Mais les quatre-vingt dix-neuf pour cent restant, contraints demain à la frugalité, allez savoir en quel abîme ils vont dégringoler ! À moins qu'ils ne décrètent eux-mêmes l'abolition de leurs privilèges, ne rejoignent le cercle de la fraternité et ne s'attèlent à la victoire de l'humain sur la brute, sans doute devront-ils disparaître.

Souhaitons-leur malgré tout de ne pas finir attelés aux tâches d'intérêt général auxquelles il nous plairait de les contraindre. Mais peu d'entre eux, la plupart n'éprouvant d'intérêt que pour leur image, s'en montreront capables. En sus, de même que leurs grands-pères s'étaient en 1914 glorieusement affrontés en jetant les uns contre les autres, sous des déluges d'obus, les dix-huit et vingt ans déclarés bons pour le service, les actuels affairistes se livrent une guerre

dont les pertes se comptent en millions de chômeurs, de précaires et de sdf. Nous retrouvons ici l'absolutisme qui fit le malheur de recrues saignées par les états-majors d'antan, jetées à présent dans des compétitions qui n'ont rien d'olympique... Et l'Histoire de tourner en rond pendant que la planète, décrivant son ellipse autour d'un soleil lui-même entraîné dans la giration galactique, ne saurait passer deux fois par le même point. Ainsi, aucun arrêt n'étant envisageable au sein de la mécanique céleste, on voit d'ici à quelle mathématique se confrontent nos élites, et l'on ne peut que goûter la quadrature du cercle en lequel ils divergent... Mais revenons à notre évolution.

Au-delà de la rivalité entre conservatisme et volonté de progrès interviennent trois facteurs :

- La fin de notre adolescence, suivie bientôt de l'accès à une maturité dont nous ignorons tout, mais pour laquelle nous savons qu'il nous faudra changer notre manière de vivre.
- Notre vertige devant l'immensité, accompagné du danger d'un suicide collectif et de l'obligation, si nous voulons rester en vie, d'un retour à l'équilibre.
- La maîtrise d'un outil aussi révolutionnaire que furent à leurs époques le feu, la roue, l'engrenage et le piston.

Ainsi, pas de sur-place possible. Nécessité d'oublier ses hochets, de s'accorder au mouvement de l'univers. Délivrés à jamais des pesanteurs antiques, et libres désormais, nous progresserons sur la corde tendue

entre l'obscurité d'hier et la splendeur des jours qui nous seront promis. Obéissant aux clartés qui n'ont cessé de nous guider, nous amènerons alors l'utopie au sein de la réalité et, les épreuves traversées illuminant la trajectoire que décrit notre planète depuis la nuit des temps, nous en découvrirons la spirale dans sa magnificence.

Puisque la Terre ne peut passer deux fois par le même point, personne ne revivra ce qu'affrontèrent les sans-culottes. Que le capitalisme s'effondre de lui-même, comme le prédit l'Histoire, ou que nous le jetions bas, son dépassement ne s'alignera sur aucun des schémas antérieurs. Nous ne sommes plus les foules écervelées du temps de la Bastille, et si la sagesse nous est encore lointaine, s'offre à nous depuis peu le pouvoir de nous diriger de notre propre chef. Reprenons-nous, choisissons la bonne voie, retrouvons la morale du Livre.

Les banqueroutes manigancées dans le seul but de nous soumettre, la dette dont on nous rabat les oreilles, la reprise qu'on nous fait miroiter pour que nous nous attelions à une locomotive rouillée, tout cela nous laisse froids. Oublions ces âneries, abandonnons le bouclier du tous-pourris brandi par les oligarchies pour nous dissimuler que l'Europe n'a que faire de ses Européens, que les États-unis ont entrepris de la soumettre, que deux milliards de Chinois et d'Indiens sont sur le point de s'éveiller et que nous... et nous, et nous, et nous... et nous qui nous couvrons la tête, nous

qui nous mentons à nous-mêmes dans l'espoir de ne boire la tasse que le plus tard possible.

— Et ensuite ? nous interrogent notre conscience.

— Ensuite débrouillez-vous, ricaneront nos loups avant d'aller se réfugier, d'aller s'entasser, d'aller se calfeutrer dans quelque caraïbe.

C'est la peur du lendemain, doublée la prémonition d'une tragédie inévitable, qui pousse vers le FN un nombre croissant de nos concitoyens. Il faut dire que nombre d'entre eux espèrent trouver là, dans la-Gaule-aux-Gaulois, une protection contre la pourriture ambiante ; se persuadent que la virago au sourire commercial pourra seule les sauver de la peur et du noir comme le fit leur maman, *et ron et ron petits patapons, reprenons le biberon*. Mais leur absence de culture historique, de culture politique et souvent de culture tout court, leur amnésie quant à la tragédie qui conduisit leurs grands-parents à la seconde guerre mondiale, leur interdisent de concevoir la mystification. Et s'ils osent aujourd'hui se montrer, c'est que le capitalisme aux abois, comme il en fut sous la République de Weimar, les encourage à se répandre sur la place publique.

Le fascisme est là, qui guette les accidentés, les loqueteux, les gueules cassées d'une démocratie à la ramasse ; qui renchérit sur l'égarément et n'attend que ceci : qu'on se soûle des valeurs éternelles de la race, qu'on brandisse l'étendard de la haine, qu'on

mette en application la stratégie de la terre brûlée avant de s'enterrer dans les décombres glacés de quelque Stalingrad. La gauche de combat, que ses adversaires cherchent à mêler à ce relent d'aigreur, exige au contraire qu'on lui oppose une joie de vivre que ni la droite, ni le centre, ni le cloaque solferinien ne sont à même de proposer.

Réjouie de la pataugeoire politique dont elle s'abreuve pour mieux la recracher, la douce Marine attend son heure. Mais incapable d'offrir autre chose qu'un curage de latrines, elle ne fait que tirer sur une corde usée. Et c'est à la rupture de cette guenille que la gauche de combat, forte de sa morale et de ses convictions, relèguera la virago derrière les barbelés qu'elle réservait à la démocratie.

Tout déplacement horizontal résulte du déséquilibre engendré à chaque pas par la préparation du pas suivant. Autrement dit par deux forces : l'une qui pousse en avant tandis que l'autre retient. Supprimons la première et le marcheur, comme tiré en arrière, tombera sur les fesses. Anihilons à l'inverse la force opposée à celle-là, et le malheureux finira le nez dans la poussière. Cependant, à en croire les Indiens cherokees, conservateurs du rêve qui engendra le monde^[2], l'évolution dont l'homme est le résultat provisoire, et dont les différentes étapes se sont jusqu'ici succédées en totale harmonie, se confronte aujourd'hui à cet obstacle inattendu : les agissements

humains pourraient fort bien ne pas correspondre à la songerie originelle, celle du Grand Esprit. Et la logique du Grand Esprit, si l'on en juge par le passage de la lumière au caillou, puis du caillou à la fleur, puis de la fleur à l'animal, voudrait que l'être humain, celui qui nous habite, se dirige vers un être plus grand, plus vaste, plus proche de son aboutissement qu'il ne l'est aujourd'hui. La recherche de notre perfection de la sorte gravée dans l'ADN de notre espèce, nous devrions progresser vers l'abandon du poing, du croc, de la griffe, de l'injure. Or, est-ce à cela que le capitalisme nous convie ?

Offrant à notre perspicacité deux des leviers du totalitarisme (la manipulation génétique et le fouet), Aldous Huxley et George Orwell nous ont dépeint l'avenir qui serait le nôtre si nous permettions au matérialisme de faire de nous, comme illustré dans leurs romans, soit des – et des + formatés au biberon, soit des loques à genoux devant l'omnipotence.

Si nous suivons Orwell, si nous permettons au capital de détruire ce que nos sociétés ont conservé d'humain, nous nous enchaînerons à une tyrannie dont nous ne sortirons jamais. D'autant qu'il nous faudra résister aux tornades, à la montée des eaux, à la détresse de millions d'affamés. Et d'autant que le profit aura dissimulé ses crocs sous des oboles humanitaires dont nous serons les obligés.

Si au contraire nous rejoignons Huxley, ce qui semble en bonne voie, notre décervelage nous conduira à ce que nous réservent les restes figés de la démocratie.

Sur cette possibilité renchérit le fait que le moteur de ce qu'on nomme progrès, entendez la locomotive où se tiennent les puissants, aura fini sa course dans les ronces. Et les pompiers auront beau ramasser son charbon, rien ne pourra la remettre en action. Pas même une petite guerre dont les ficelles, aussitôt révélées sur le *net*, appelleraient à faire sauter l'usine à gaz, pulvériser le Mikado. Dans la débâcle générale ne resteront à leur poste qu'une poignée de marionnettes accusant un nouveau Ben Laden, si bien qu'il suffira de l'épandage de quelque bactérie pour vaincre le chômage, réactiver la croissance, parachever le formatage des survivants. En guise de point final, ne restera qu'à envoyer un commando faire avaler à ce Ben machin, dans la perfection d'un montage médiatique, son bulletin de naissance.

Il se pourrait cependant que le bon sens nous réunisse devant l'anonymat des Sociétés. Et si leurs gardiens nous en chassent, notre défaite sera sans conséquence : Sud-Américains et Grecs, Tunisiens, Égyptiens et bientôt Chinois, peut-être même cow-boys revenus du rêve américain, auront entre temps repris le flambeau de la révolution mondiale. Qu'un pirate introduise un virus dans le blindage du FMI ou de la Fed, et s'agenouilleront Wall Street et la City devant l'apparition d'un nouvel horizon.

Notre avenir ne se situe ni au sommet de l'égoïsme, ni dans le lit de la turpitude. Alors qu'à coups de fouet il en chassait la corruption, le Christ l'a crié au beau milieu du Temple, il y a de cela deux millénaires.

Quant à la domination du plus fort, injure au monde civilisé, elle ne concerne que les animaux, et l'homme n'est pas une bête. Qu'irait-il s'oublier dans un enclos puant.

L'appât irraisonné du gain, l'addiction à l'argent, la couverture qu'on tire à soi sans se soucier d'autrui, tout cela n'a prospéré que par la survivance en notre esprit des gènes entremêlés du serpent et de la hyène. Mais cette époque est à présent derrière nous : dans la fusion des enseignements du christ et de Marx, tous deux ressuscités, s'achève l'âge de la pierre taillée et personne, au sein des civilisations humaines ne pourra plus confondre sexe, pouvoir et accumulation

« L'argent et les femmes constituent mes points faibles », avouait paraît-il DSK. Cet ancien futur président était décidément un sage, à moins qu'il ne fût un singe.

Que l'être humain cesse enfin de compter, prenne place devant un paysage, voie l'univers lui sourire dans le vol d'un oiseau, et le contemple.

Sous peine de ne jamais nous émerveiller, rendons à l'argent sa fonction, et arrêtons-nous là. Dans la société de demain, personne ne sera privé du droit de s'enrichir. Chacun devra cependant, au seuil de sa disparition, remettre à la communauté ce qu'elle lui aura permis d'acquérir. Que le bénéfice de son labeur ne soit plus attribué à sa seule descendance, mais qu'il se mêle à l'héritage universel.

Pour le reste, pour ce qu’imagineront nos garçons et nos filles, ne jouons ni les savants, ni les sorciers, ni les maîtres d’école. Permettons-leur d’en décider.

« On ne naît pas femme, écrit Simone de Beauvoir, on le devient ».

Dans la mesure où cette maxime ne concerne que la partie féminine de l’humanité, c’est-à-dire sa moitié, elle n’enseignera jamais que la moitié de ceci :

« Que l’on soit homme ou femme, on ne naît pas humain, on le devient ».

Finance et terrorisme

Que la finance contrôle la Bourse, qu'elle reçoive notre argent et nous tienne sous sa coupe serait plus redoutable que la puissance militaire d'un ennemi.

Président Andrew Jackson (assassinat manqué en 1835)

La finance tyrannise en temps de paix, conspire en temps d'adversité. Plus despotique qu'une monarchie, plus insolente qu'une dictature, plus égoïste qu'une bureaucratie, elle dénonce comme ennemis tous ceux qui s'interrogent, mettent ses crimes en lumière.

Président Abraham Lincoln (assassiné en 1865)

Celui qui contrôle le volume de l'argent est le maître absolu de l'industrie et du commerce. Quand on sait que la totalité du système est sous le contrôle de quelques uns, inutile de s'interroger sur l'origine des inflations et dépressions.

Président James Abram Garfield (assassiné en 1881)

Le 4 juin 1963, le président Kennedy signait un décret par lequel le gouvernement des Etats-Unis retrouvait son pouvoir de création monétaire.

Le 26 novembre de la même année, le président Kennedy était assassiné. Quant au fameux décret, son application fut suspendue le jour même par son successeur, Lyndon B Johnson, alors qu'il revenait par avion du lieu de l'attentat.

Jésus de Nazareth quant à lui, pour s'en être pris à la corruption, fut condamné à mourir sur la croix.

**La crainte de quelques uns justifie-t-elle
l'assassinat d'un seul, à travers lui la foi en la
justice ?**

Le chemin

En ombrageant nos places, voici plus de deux siècles, des arbres de la Liberté, nous avons oublié que la servitude dont nous sortions, vivants mais illettrés, serait un frein à notre développement. Incapables de nous entendre, infoutus de guider les nations vers les lumières promises, nous sommes restés dépendants de pouvoirs arbitraires. De la sorte, le vin nouveau de la démocratie a tourné au vinaigre, et c'est l'acidité de sa fermentation, laquelle se poursuit de nos jours, qui nous rend impuissants à confronter nos élites à ce qu'elles sont censé défendre : le bien commun, le lieu de vie, le partage des richesses. Mais du partage, sauf exception, nul ne veut rien savoir.

Ainsi, si nous prenons en compte ce qui bouleverse nos consciences, et si nous percevons les raisons de notre stagnation, nous n'avons plus à nous interroger sur l'urgence d'un changement.

Cependant, dans le cas où la révolution à venir créerait de nouvelles normes, tout au plus nous conduirait-elle d'un déséquilibre à un autre, d'un régime béquillard à son successeur mal fichu. Nous franchirions un pas, mais un pas de lilliputien achevé dans les sables.

Une révolution protégée du sur-place pourra seule protéger l'être humain au-delà de quelques décennies.

Mais nous n'en sommes pas là, et les ratées de nos économies proviennent d'abord de l'engourdissement de notre matière grise, du sommeil de nos cœurs. Les forces vives ne parvenant à circuler dans les replis de nos cerveaux, non plus que dans les circonvolutions de nos législations, s'accumulent en nos sociétés des énergies néfastes. C'est selon un schéma identique, à l'heure du Titanic, que furent abandonnés les troisième-classe et que quelques soutiers, ignorant les ordres venus d'en haut, débarquèrent à l'air libre. Si une catastrophe de ce genre se produisait à l'échelle de la terre, gageons que la majorité de nos responsables, obéissant à la loi du plus fort afin de sauver leur peau, livreraient à la houle les inférieurs que nous serions à leurs yeux.

Chaos incontrôlable ? De l'envie de liberté à la rupture du carcan, sans doute. Mais que nous supprimions la peur qui nous maintient en cage, que nous quittions les geôles en lesquelles nous relègue un système dépassé, que nous nous engagions ensemble sur ce chemin de l'émancipation, et c'en sera fini du tous-pourris et autres répugnances.

Pour évoluer, il faut avant tout le vouloir. L'attitude inverse, certes moins exigeante, nous laisserait sur le bord de la route, face à notre vieillesse.

Née de la boue africaine voici quelque cinq cent mille ans, sortie des rêveries de l'enfance mais non encore mature, l'humanité dispose de millénaires pour se grandir et se parfaire. Hors de question qu'elle les parcoure enchaînée à des règlements iniques, soumise

au bon vouloir de quelque perfidie. Tout aussi impensable qu'elle agonise sur une planète vidée de sa substance.

Redressons-nous, dirigeons-nous vers notre maturité, notre générosité, notre seconde naissance.

Dirigeons-nous ensemble vers demain, et tant pis pour l'oligarchie, tant pis si quelques têtes mal faites roulent sur le pavé.

Annexe

La vision des Indiens cherokees

Au début, le Grand Esprit dormait dans le rien, et son sommeil était d'éternité. Soudain, nul ne sait pourquoi, dans la nuit, le Grand Esprit fit un rêve. En lui naquit un désir de clarté, et la lumière fut.

Ce fut le premier rêve, la toute première route...

Longtemps, la lumière chercha son accomplissement, son extase. Quand enfin elle trouva, elle vit qu'il s'agissait de la transparence, et la transparence régna.

Mais voici que la transparence, après avoir exploré les innombrables jeux de la couleur, s'emplit à son tour du désir d'autre chose. Elle qui était si légère, si diaphane, si insaisissable, elle rêva d'être lourde. Alors apparut le caillou.

Ce fut le second rêve, la seconde route...

Longtemps, le caillou chercha son accomplissement, son extase. Quand enfin il trouva, il vit que c'était le cristal, et

le cristal régna.

Mais le cristal à son tour, après avoir joué des innombrables scintillements de ses aiguilles de verre, s'emplit du désir de quelque chose qui le dépassait. Lui si solennel, si froid, si dur, il se mit à son tour à rêver, se prit à imaginer la fragilité, la tendresse, la souplesse. Si bien qu'apparut la fleur.

Ce fut le troisième rêve, la troisième route...

La fleur, ce sexe de parfum, à son tour chercha son accomplissement, son extase. Quand enfin elle trouva, elle vit que c'était l'arbre, et l'arbre régna sur le monde.

Mais on ne trouve pas plus rêveur qu'un arbre, et l'arbre à son tour fit un songe. Lui qui par ses racines s'accrochait à la terre, il rêva de la parcourir librement, de vagabonder en son sein.

Ainsi naquit le ver de terre, point de départ du quatrième rêve, de la quatrième route...

Le ver de terre à son tour chercha son accomplissement, son extase. Dans sa quête infatigable, il prit tour à tour la forme du porc-épic, de l'aigle, du puma, du serpent à sonnette, si bien qu'il tâtonna longtemps. Puis un beau jour, dans une immense éclaboussure au milieu de l'océan, surgit un être magnifique, la baleine, en qui tous les animaux de la Terre trouvèrent leur accomplissement. Longtemps, cette montagne de musique régna sur le

monde, et tout aurait pu en rester là, tant le spectacle était grandiose.

Seulement voilà, après avoir chanté pendant des lunes et des lunes, la baleine à son tour fut la proie d'un désir : celui d'une vie différente. Elle qui se fondait au monde, elle rêva de s'en détacher.

Alors nous sommes apparus, nous, les hommes.

Nous sommes le cinquième rêve, la cinquième route, en marche tous vers le cinquième accomplissement, la cinquième extase.

Et ici, prenons garde. Dans la moindre couleur toute lumière est enfouie, dans le caillou dort un cristal, dans le brin d'herbe se cache un baobab, et dans le ver de terre sommeille une baleine. Quant à nous, nous ne sommes pas le plus bel animal qui soit. Nous sommes le rêve de l'animal, un rêve encore inaccompli.

À présent, posons-nous cette question : quel sera notre avenir si nous nous acharnons à blesser la planète, si nous éliminons la dernière des baleines en train de nous rêver ?

Mes remerciements

*à celles et ceux qui m'ont aidé à concevoir,
comme l'aurait dit un vieil homme
la société dont nous serons fiers...*

- L'équipe de Médiapart
- Gérard Collon (Investig'action)
- Aline de Diegues • Annie Lacroix-Riz
- Viviane Forester
- George Orwell • Aldous Huxley
- Jacques Généreux
- Jean-Luc Mélenchon
- Pierre Rabhi
- Marie-Monique Robin

accompagnée des indiens Cherokees

...

ainsi

qu'un anonyme,
une citoyenne d'Istanbul
et une jardinière,
toutes personnes précédées
d'un champ de blé,
d'une alouette,
d'une nuit
à la belle
étoile.

Vous venez de lire cet essai, son auteur* vous en remercie.

Que vous ayez été un lecteur comblé ou que certains passages vous aient choqué, rien ne vous empêche de mettre sur le site Amazon de l'ouvrage un commentaire que les acheteurs potentiels seront à même de consulter.

Vous pouvez également joindre l'auteur* par courriel :
chronique-virgule@orange.fr

Du même auteur, dans le même registre :

En vente chez Chronique virgule, bientôt sur Amazon

- **Discours aux enfants** (1994)

Aux éditions Les points sur les i

- **Lettre ouverte au peuple de gauche** (2011)
- **Révolte, amertume, rebond** (2012)

[1] Du même auteur, *discours aux enfants*.

[2] Voir annexe.